



# LE CORSAIRE NOIR,

DRAME EN QUATRE ACTES,

Par MM. Albert et F. Labrousse,

Représenté pour la première fois sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 16 août 1837.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
PERKINS, Corsaire.	MM. DELAITRE.	OWEL, garde-chasse.	MM ELIE.
YORK, proscrit	ST.-ERNEST.	JEAN THOMAS.	JOSEPH.
GEORGES, jeune pêcheur.	ALBERT.	SUGG.	CHARLES.
JOHN BATTINS, constable.	ST.-FIRMIN.	PEREZ.	PROSPER.
TOM, garçon de ferme.	FRANCISQUE j <sup>e</sup>	RINALDO.	CHAUVIN.
WILLIAMS, pêcheur.	CULLIER.	M <sup>me</sup> MATHEWS.	M <sup>me</sup> ST.-FIRMIN.
UN OFFICIER du roi.	MONNET.	ALIX, sa fille.	GAUTHIER.
FELTON,	BARBIER.	JENNY, sa cousine.	ISABELLE.
MUNGO, } voleurs.	GILBERT.	Pêcheur et deux Ouvriers parlant.	
GRIFFINS, }	VIGEL.	Soldats, Pêcheurs, Paysans, Paysannes, etc..	

## ACTE I.

Le théâtre représente un village dont les maisons sont éloignées les unes des autres ; au fond, la mer ; d'un côté, des rochers escarpés ; la maison de M<sup>me</sup> Mathews, fermière, en face de celle de Georges, pêcheur.

### SCÈNE I.

Au lever du rideau, Georges sort de chez lui et regarde avec anxiété les fenêtres de M<sup>me</sup> Mathews.

**GEORGES**, seul, avec découragement.

Ses fenêtres sont encore fermées... faudra-t-il m'éloigner sans l'avoir vue un seul instant?... sans lui avoir dit : Alix, mon Alix, je t'aime ! je vais penser à toi !... Oh ! non, la journée serait trop longue !.. quand je vois mon Alix le matin, ça me porte bonheur, et je jette mes filets avec plus de courage et de confiance. (S'asseyant.) Mais hélas ! cet amour ne déplaira-t-il pas à sa mère...elle est si fière cette M<sup>me</sup> Mathews ; elle est ri-

che, et moi je ne suis qu'un pauvre pêcheur sans protecteurs, sans parens, scul au monde, de ma famille... il ne me reste que le portrait de ma mère, dont à peine je me souviens. (Prenant le portrait et le baisant.) Ce portrait, je l'ai toujours là, sur mon cœur... Oh! ma mère chérie!.. du haut du ciel, où tu es sans doute, veille sur ton pauvre Georges. (Retournant le portrait.) Et ces cheveux, ceux de mon père, mort aussi... Oh! oui... car s'il était vivant, il ne m'aurait pas abandonné, lui qui a tracé là, Jacques Oughton à sa femme bien-aimée... (Avec abattement, essuyant ses larmes.) Cruelles idées! elles me tueraient si, pour essuyer mes larmes et adoucir mon malheur, je n'avais pas l'amour d'Alix... oh! courage, quand on a du cœur et deux bons bras, il ne faut désespérer de rien. (On entend chanter dans la coulisse.) On vient... (Remontant la scène.) Oui, les pêcheurs, mes camarades... ah! que parfois j'envie leur insouciance et leur gaité!.. je ne veux pas qu'ils soupçonnerent... tâchons de paraître joyeux, il le faut!

(Les pêcheurs entrent.)

## SCÈNE II.

### GEORGES, WILLIAMS, PÊCHEURS

CHOEUR.

Pour défler l'orage,  
Pêcheurs et matelots,  
En quittant le rivage,  
Buvez, buvez à flots.  
Au retour lorsqu'à terre  
Vous attend le chagrin,  
Buvez... peine et misère,  
Ça passe avec le vin.

WILLIAMS.

Hé! pardieu! quand je vous disais que le camarade était prêt depuis long-temps. Bonjour, Georges.

GEORGES.

Bonjour, les amis... vous voilà de bon matin?

WILLIAMS.

Ah! dame! oui, la journée s'annonce mal, le temps est gros, le vent houleux; il m'est avis que nous allions lever au plus vite les filets que nous avons jetés hier au soir... et attendu que les amis sont de bons enfans, nous avons voulu passer par ici, afin de te prendre, et t'emmener avec nous boire un verre de gin, à la taverne de la Licorne... Voyons, ça te va-t-il?

GEORGES.

Merci, les amis... vous savez bien...

WILLIAMS.

Ah! pas de refus... il faut que tu te formes à la fin; vrai, pour être un pêcheur accompli, il ne te manque qu'une chose, et cette chose, c'est de boire... Que diable!.. c'est de notre état... vois-tu ça, garçon, en pleine mer, pour sauver les malheureux qui se noient, assez souvent et malgré nous, il faut boire... sur terre, pour n'en pas perdre l'habitude, il faut boire encore. Crois-moi, te dis-je, et je le répète, tu seras alors le premier de nous tous.

GEORGES.

Ah! Williams...

WILLIAMS.

T'as beau t'en défendre, c'est la vérité; oui, le premier de nous tous... je l'avoue de bon cœur et sans jalousie aucune... je m'y connais, j'espère, moi, le plus ancien de la côte... voyons ne t'es-tu pas déjà exposé plus de cent fois, en te jetant au plus profond, pour sauver des malheureux, qui sans toi... (Mouvement de Georges.) Enfin, suffit... en est-il un qui soit plus brave, plus intrépide, toujours franc, loyal, bon garçon, prêt à obliger tout le monde... aussi, t'aimons-nous tous et de tout notre cœur... n'est-ce pas, vous autres?..

TOUS.

Oui, oui... c'est vrai!

WILLIAMS.

Tu vois?..

**GEORGES.**  
 Merci, les amis... merci! je vous le rends bien, allez... mais, mon Dieu! si parfois je refuse, pensez-vous que ce soit par manque d'amitié... oh! non, certes!

**WILLIAMS.**  
 Je ne dis pas ça, mais c'est égal, tu refuses trop souvent, et ça nous chagrine.

**GEORGES.**  
 Vous chagriner... Eh bien! plus de refus à l'avenir, et tenez, à commencer d'aujourd'hui... venez, camarades, c'est moi qui verserai et nous boirons à l'amitié et à l'union des pêcheurs des bords de la Bristol.

**WILLIAMS.**  
 Bravo! voilà qui est parler.  
 (Au moment de s'éloigner, on entend M<sup>me</sup> Mathews grondant dans sa maison.)

**M<sup>me</sup> MATHEWS.**  
 Alerte, alerte, dépêchons.

**WILLIAMS.**  
 A peine levée, v'là déjà la mère Mathews qui gronde ses gens, comme elle dit; est-elle fière et revêche celle-là... oh! je ne voudrais pas être à ses ordres, pour je ne sais quoi... (Bas à Georges.) J'aimerais mieux sa fille Alix, et toi aussi, pas vrai, Georges?

**GEORGES, bas à Williams.**

Williams!

**WILLIAMS.**  
 Chut! c'est entre nous... (Haut.) Allons, en route. (Aux femmes.) C'est aujourd'hui jour de marché, tâchez de faire bonne vente et revenez au plus vite!

**UNE FEMME.**

Compte sur nous, vieux.

**WILLIAMS.**  
 Au revoir, femme. (A Georges qui reste les yeux fixés sur les fenêtres d'Alix.) Viens-tu, Georges.

**GEORGES, tristement.**

Je ne la verrai pas ce matin.

**WILLIAMS.**

Mais de la gaité, morbleu!

**REPRISE,**

Pour défilier l'orage, etc.

(Tous les pêcheurs sortent gaiement. La mère Mathews sort de chez elle au milieu de ses ouvriers.)

### SCÈNE III.

**M<sup>me</sup> MATHEWS, OUVRIERS**

**M<sup>me</sup> MATHEWS, parlant à ses ouvriers.**

Oui, je vous le répète, vous n'êtes que des paresseux; tout le monde déjà court à l'ouvrage, et vous autres si l'on vous laissait faire, vous seriez encore là, à midi... Allons, allons, alerte... retenez bien mes ordres, tâchez d'avancer la besogne, et partez.

**UN OUVRIER, bas,**

Vous a-t-elle un air... hein?

**UN AUTRE, de même.**

Oui, un air de commandement, qui me rappelle notre vieux brigadier Jenkins.

**UN AUTRE,**

Chut! si elle t'entendait...

**M<sup>me</sup> MATHEWS.**

Eh bien! voyons, voyons...

(Ils sortent.)

### SCÈNE IV.

**M<sup>me</sup> MATHEWS, seule,**

Que de peine, mon Dieu! que d'embarras pour faire marcher tous ces gens-là... quelle triste condition que celle de fermière; mais patience, avant peu, on verra mistress Mathews, renonçant à faire valoir par elle-

même, se donner un intendant, et vivre comme une grande dame, sans rien faire... et cela grace au mariage de ma fille... c'est le rêve de ma vie entière que je vais accomplir. Feu mon mari, ce gros Mathews, blâmait sans cesse en moi ce qu'il appelait mes idées de grandeur; c'était le sujet de nos querelles de chaque jour. Le pauvre bonhomme, il n'y entendait pas grand' chose; aussi, est-il mort comme il a vécu, simple fermier de lord Howard, quand il aurait pu... il croyait avoir tout dit lorsqu'il m'avait appelé ambitieuse!.. Ambitieuse!.. eh bien loui, je le suis, c'est dans mon cœur, c'est dans mon sang... et n'ai-je pas mille fois raison... que dirait-il enfin, s'il voyait, grace à mes soins, sa fille à la veille d'épouser le neveu d'un baronnet; il serait bien forcé de convenir, j'espère que mon ambition a été bonne à quelque chose; oui, ce matin même, je vais me rendre chez sir Dikson, et l'affaire sera tout-à-fait conclue... Et Alix, que dira-t-elle quand elle saura quel époux je lui ai choisi? Oh! je ressens d'avance la joie de sa surprise... et ce fainéant de Tom, qui ne vient pas pour mettre le cheval à la carriole et me conduire... oh! je me meurs d'impatience, je suis à bout, il me le patra. (Apercevant Tom qui entre.)

## SCÈNE V.

TOM, M<sup>me</sup> MATHEWS.M<sup>me</sup> MATHEWS, à Tom.

Ah! te voilà enfin!

TOM.

Oui, mistriss, bien le bonjour.

M<sup>me</sup> MATHEWS, l'arrêtant.

Il paraît décidément, que c'est un parti pris... pourquoi viens-tu si tard?

TOM.

Mistriss, c'est que...

M<sup>me</sup> MATHEWS.

C'est que... c'est que, ça ne me convient pas... je t'avais dit ce que nous avions à faire pourtant... paresseux que tu es.

TOM.

Paresseux! oh! mistriss, voilà qui n'est pas juste; paresseux! moi qui travaille plus que je n'ai de force, je suis sûr que dans tout le pays, et à plus de dix lieues à la ronde, vous n'en trouveriez pas un qui fasse tout ce que je fais.

M<sup>me</sup> MATHEWS.

C'est toi qui le dis!

TOM.

Enfin, mistriss, il vous est facile d'en juger par vous-même.

M<sup>me</sup> MATHEWS.

Par moi-même...

TOM.

Dame! sans doute; dès le matin, je me rends ici pour soigner vos vaches et vos ânes, je les mène aux champs jusqu'à midi, de midi à 4 heures je vends des coquillages sur le port, de 4 à 7 heures, je conduis des bateaux de promenade sur la rivière, et le reste de la nuit, je suis conducteur des individus qui se grisent à la taverne de la Licorne; ce qui est le plus fort de mon bénéfice, attendu que j'ai la pratique de notre constable, John Battins; et c'est justement lui qui est cause que je suis un peu en faute ce matin. Ah! si vous saviez tout le mal qu'il m'a donné pour le ramener jusqu'à sa porte, non, vrai, j'ai cru qu'il me faudrait...

M<sup>me</sup> MATHEWS.

Tu es un bavard, je ne te demande pas tout cela. Si tu ne voulais pas faire tant de métiers à la fois, la besogne en irait mieux, et afin de te mettre plus à ton aise, tu pourras te dispenser de revenir ici désormais, je n'ai plus besoin de toi.

TOM.

Vous me chassez, mistriss?

M<sup>me</sup> MATHEWS.

Oui, je te chasse; car ce serait toujours à recommencer, et j'en ai assez.

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, ALIX.

ALIX, qui est entrée vers la fin de la scène.

Ma mère, ne le renvoyez pas, je vous en prie, je demande grâce pour lui ; vous le savez, Tom est mon protégé ; il soutient sa vieille mère qui est aveugle, je vous promets qu'à l'avenir, il sera plus exact, n'est-ce pas, Tom ?

TOM.

Oui, miss, je vous le promets.

ALIX.

Vous entendez ma mère ?

M<sup>me</sup> MATHEWS.

Allons, passe encore pour cette fois, mais tâche de t'en souvenir ; remercie ma fille, et va-t-en.

TOM.

Merci bien, miss Alix.

ALIX.

Va, mon garçon, va, et soigne toujours bien ta bonne mère.

TOM.

Pour ce qui est de ça, soyez tranquille, miss, le peu que je gagne est pour elle, oh ! tout pour elle !

ALIX, lui donnant quelques schellings.

Tiens, tu y joindras cela.

TOM.

Oh miss !...

ALIX.

Ne me refuse pas, tu me chagrinerais.

TOM.

Moi, oh ! jamais !

ALIX.

Va, maintenant.

M<sup>me</sup> MATHEWS.

Et dépêche-toi, surtout, que nous nous mettions en route.

TOM, s'en allant.

Oui, mistriss, soyez tranquille.

(Tom rentre dans la ferme ; vient aussitôt John Battins qui, sans faire attention aux personnages qui sont en scène, se dirige d'un air bien pressé vers la demeure de Georges ; il s'approche, et frappe à coups redoublés à sa porte.)

## SCÈNE VII.

M<sup>me</sup> MATHEWS, ALIX, J. BATTINS.

BATTINS, appelant.

M. Georges, M. Georges ! déjà parti ! oh ! que c'est contrariant...  
(Il sort d'un air tout affairé.)

M<sup>me</sup> MATHEWS, l'arrêtant.

Qu'y a-t-il, M. Battins ?

BATTINS, voulant s'en aller.

Ne m'arrêtez pas, madame Mathews, ne m'arrêtez pas !

M<sup>me</sup> MATHEWS, même jeu.

Où courez-vous ? qu'y a-t-il donc ?

BATTINS.

Il y a... il y a... que jamais fonctionnaire public, jamais constable, ne s'est trouvé dans une plus vive et plus embarrassante perplexité, laissez-moi partir.  
(Fausse sortie.)

M<sup>me</sup> MATHEWS, l'arrêtant toujours.

Un instant, de grace...

BATTINS, même jeu.

Non, je vous prie...

M<sup>me</sup> MATHEWS, idem.

C'est donc un grand malheur ?

BATTINS, idem.

Vous me faite perdre un temps précieux, adieu...

Vous êtes tout en nage...

M<sup>me</sup> MATHEWS.

Qu'importe !

BATTINS.

Vous allez vous donner une fluxion de poitrine.

M<sup>me</sup> MATHEWS.

BATTINS, s'arrêtant.

Vous croyez ?

M<sup>me</sup> MATHEWS.

Certainement !

BATTINS.

Vous avez peut-être raison, oui, respirons un peu...

M<sup>me</sup> MATHEWS.

Un verre de porter ?

BATTINS.

Ma foi, très-volontiers.

M<sup>me</sup> MATHEWS, faisant un signe à Alix.

Alix...

ALIX.

Oui, ma mère. (Elle entre dans la ferme et sort presque aussitôt avec un pot et un verre. Pendant ce temps, Battins s'assied et sort presque aussitôt avec son mouchoir.)

M<sup>me</sup> MATHEWS, à part.

J'étais bien sûre de le retenir.

ALIX, donnant un verre.

Tenez, maître..

BATTINS.

A votre santé, M<sup>me</sup> Mathews.

M<sup>me</sup> MATHEWS.

A la vôtre, M. Battins.

BATTINS, saluant Alix.

Miss Alix...

ALIX, s'inclinant.

Maître...

BATTINS.

Il est excellent votre porter, surtout versé par une aussi jolie main...

M<sup>me</sup> MATHEWS.

Encore un verre.

BATTINS.

Jé veux bien; merci, jolie miss. (Après avoir bu, il rend le verre à miss Alix, qui le reporte, ainsi que le pot, et rentre en scène.) Ah! me voilà complètement remis, et je cours maintenant... au revoir, M<sup>me</sup> Mathews...

M<sup>me</sup> MATHEWS.

Comment? sans nous avoir dit...

BATTINS.

Plus tard.

M<sup>me</sup> MATHEWS.

En deux mots...

BATTINS.

Eh bien! soit, donc... Sachez que des nouvelles arrivées de Londres, hier au soir, annoncent que lord Howard, le fils de notre ancien seigneur, en revenant des Grandes-Indes, où vous savez qu'il était resté depuis son enfance, a été attaqué sur les côtes d'Angleterre, par le fameux corsaire Perkins, et l'on ajoute qu'à la suite d'une lutte terrible, qui a duré près de six heures, lord Howard a tué ce scélérat de corsaire et coulé à fond son bâtiment, sans qu'un seul homme de l'équipage ait pu s'échapper...

M<sup>me</sup> MATHEWS.

En vérité!..

BATTINS.

C'est un signalé service qu'il a rendu au pays, car, voyez-vous, ce Perkins était un homme d'une audace et d'une intrépidité qui n'ont pas de nom; c'était l'effroi des mers qu'il parcourait, arrêtant, pillant, massacrant sans pitié tous les bâtimens qu'il pouvait atteindre; il était tellement rusé et terrible, que jusqu'à ce jour il avait toujours échappé aux poursuites dirigées contre lui; enfin, on l'avait surnommé le Corsaire

noir, parce qu'il ne laissait sur son passage que le deuil et la mort!... Mais, grace au ciel et à lord Howard, notre digne et respectable seigneur, que nous allons voir et connaître, on en est débarrassé pour jamais.

M<sup>me</sup> MATHEWS.

Lord Howard vient ici ?

BATTINS.

Oui, sans doute, afin de recueillir l'héritage que lui a laissé son père, qui est mort il y a deux ans; et plutôt que de se rendre à Londres, où il aurait été reçu et fêté à cause de sa victoire, lord Howard, qui n'est pas fier comme l'était son père, avec lequel il n'a jamais été très d'accord, à ce qu'on dit, a préféré revenir tout bonnement et sans façon au milieu de nous tous, ses vassaux. Et pour tout vous dire, enfin, le bâtiment que l'on signale en mer depuis hier au soir, et que les vents contraires ont empêché d'aborder... il y a tout lieu de croire que c'est le sien.

M<sup>me</sup> MATHEWS.

Vraiment!

BATTINS.

Voilà pourquoi je suis si pressé, pourquoi je veux en avoir au plus vite la certitude, pourquoi il ne faut pas me retenir plus long-temps; car enfin, si c'est lui, songez donc, M<sup>me</sup> Mathews, il faut une réception digne en tout point d'un seigneur venant pour la première fois dans sa seigneurie... et cela me regarde, moi, son constable. Tout le pays à prévenir, mes ordres à donner, mon discours à préparer, ou! bon Dieu! la tête me tourne, rien que d'y songer seulement. Aussi, je vous quitte, je cours, je vole.

(Fausse sortie.)

M<sup>me</sup> MATHEWS.

Oui, oui, dépêchez-vous, alors.

BATTINS, revenant sur ses pas.

Ah! jusqu'à nouvel ordre, ne dites rien à personne... car, enfin, ce n'est encore qu'un doute, et c'est inutile de donner l'éveil mal à propos. Dès que je saurai au juste ce qu'il en est, je repasserai par ici, je vous préviendrai la première.

M<sup>me</sup> MATHEWS.

Soyez tranquille... c'est cela, c'est convenu.

(Battins sort.)

## SCÈNE VIII.

M<sup>me</sup> MATHEWS, ALIX, TOM, entrant.

TOM, à M<sup>me</sup> Mathews.

La carriole est prête, mistress; quand vous voudrez partir...

M<sup>me</sup> MATHEWS.

C'est bien, me voilà, je te suis.

ALIX.

Où allez-vous donc, ma mère ?

M<sup>me</sup> MATHEWS.

Tu le sauras, je serai bientôt de retour; je te quitte pour m'occuper de ton bonheur, je ne te dis que cela, tu verras; embrasse-moi. Au revoir, ma fille, au revoir.

(Elle sort avec Tom.)

## SCÈNE IX.

ALIX, seule.

Mon bonheur a-t-elle dit... oh! je tremble de l'avoir trop bien devinée... Je comprends à présent le but mystérieux des visites de ce vieux baronnet qui demeure à quelques milles d'ici; hélas! dans ses désirs d'ambition, est-ce que ma mère voudrait... Hier encore, elle me parlait du neveu de sir Dickson, qu'elle me vantait, et moi, qui était loin de soupçonner ses projets, machinalement je disais comme elle; oui, sans doute, c'est cela, et puis il est de ces pressentimens qui trompent rarement le cœur, et ceux qui m'agitent en ce moment me disent assez qu'on veut me marier; me marier!... et Georges, mon pauvre Georges, que "aime par-dessus tout au monde... oh! non, je refuserai... s'il le faut même je résisterai, car se

marier à un homme qu'on n'aime pas, c'est trop horrible!... Oh! mon Dieu! venez à mon aide! ne me faites pas si malheureuse!...

(Elle cache sa tête dans ses mains, et pleure.)

## SCÈNE X.

ALIX, GEORGES.

GEORGES aborde avec sa barque, met ses filets sur l'épaule, et se dispose à rentrer chez lui.

L'orage s'étend, il commence à gronder, la pêche est impossible, entrons. ( Il aperçoit Alix, et court à elle.) Ciel! Alix! chère Alix!

ALIX, sortant de sa rêverie.

Georges, c'est vous!

( Pendant cette scène l'orage augmente progressivement.)

GEORGES.

Où, Alix, que je suis heureux de vous voir... mais qu'avez-vous, comme vous v'là toute tremblante?..

ALIX, s'efforçant de sourire.

Rien, Georges, rien.

GEORGES.

Cependant, je vois encore des larmes dans vos yeux... vous vous taisez... est-ce que Georges ne vous inspire plus assez d'amour, assez de confiance.

ALIX.

Ah! que dites-vous, Georges, vous ne le pensez pas... si je me taisais, c'est que je ne voulais pas vous affliger; mais puisque vous doutez, puisque vous exigez...

GEORGES.

Oh! non, je n'exige pas, je vous en prie.

ALIX.

Sachez donc que ma mère vient de me quitter, me laissant entrevoir des projets que je tremble d'avoir trop bien compris.

GEORGES.

Que voulez-vous dire, parlez?

ALIX.

Elle songe à me marier...

GEORGES.

Vous marier!.. et avec qui, grand Dieu?

ALIX.

Je n'ai reçu d'elle aucune confiance, mais elle m'en a dit assez pour me faire soupçonner toute la vérité; c'est au neveu de sir Dikson qu'elle me destine, et c'est pour l'accomplissement d'un projet qui renverse nos plus chères espérances, qu'elle vient de me quitter, je crois.

GEORGES.

Que m'apprenez-vous?.. voilà ce que je redoutais; séduite par ce titre de baronnet, elle va vous sacrifier sans avoir consulté votre cœur, et que lui avez-vous dit, Alix?

ALIX.

Rien.

GEORGES.

Rien!

ALIX.

Je n'ai pas osé.

GEORGES.

Ah! je comprends, c'est que vous êtes prête à lui obéir, n'est-ce pas; c'est juste, votre mère le veut; eh bien! soyez heureuse, oubliez un malheureux qui ne vous oubliera pas, lui... Adieu, Alix, adieu!..

ALIX, le retenant.

Que vous êtes injuste, ingrat; vous oublier, est-ce que je le pourrais, ma vie n'est-elle pas attachée à la vôtre, n'en ai-je pas fait le serment; et ce serment, Georges, je le tiendrai, j'y serai fidèle.

GEORGES.

Oh! pardon, mon Alix, pardon d'avoir pu douter un seul instant, mais si vous saviez, à cette nouvelle, ma tête s'est perdue, pardon, pardon.



ALIX.

Oui, Georges, je vous pardonne, car je comprends votre douleur, moi qui la partage; mais ne craignez rien, allez, quoique soumise et respectueuse, il y a dans ce cœur plus de force et d'énergie que vous pourriez le soupçonner, et l'avenir peut-être prouvera à quel point je vous aime.

GEORGES.

Que dites-vous? mais, mon Dieu! est-ce que je dois consentir à vous coûter tant de chagrins et de larmes, est-ce qu'on ne doutera pas de la délicatesse de mes sentimens, car vous êtes riche; et moi... oh! pourquoi n'êtes vous pas pauvre comme je le suis, ou plutôt, pourquoi n'ai-je pas un peu de cet or que je ne désire que pour vous obtenir, pour vous rendre heureuse... pour vous aimer toujours... non, non, Alix, votre dévouement, je ne puis, je ne dois pas l'accepter.

ALIX.

Et moi, je le veux; Georges, votre pauvreté vous rend plus cher à mon cœur... aujourd'hui, sans doute, ma mère me parlera de sir Dikson, de son neveu; eh bien! aujourd'hui même, je lui dirai combien je vous aime; que m'unir à un autre que vous, ce serait faire mon malheur; je la supplierai, et si elle est inflexible, quoiqu'il advienne, je vous renouvelle ici le serment que je vous ai fait déjà, Georges: A vous, a vous pour toujours!..

GEORGES.

Oh! comment me rendre jamais digne de tant d'amour. Oh! mon Dieu! au prix de ma vie, offrez-moi l'occasion de m'acquitter, et que je meures si je ne la saisis avec joie. (Tumulte, cris dans la coulisse.)

ALIX.

Qu'est-ce que cela?

GEORGES.

Des cris, du tumulte... (On entend dans l'éloignement des coups de canon, comme en tirent les bâtimens en danger.) Le canon d'alarme! (Il remonte la scène.) Un navire en danger, ah! mon Dieu!

(Le théâtre se remplit de monde accouru de tous les côtés et poussant des cris d'effroi.)

## SCÈNE XI.

J. BATTINS, GEORGES, WILLIAMS, ALIX, PÊCHEURS, PAYSANS,  
FEMMES ET ENFANS.

WILLIAMS, entre en courant.

Par ici, par ici, c'est le seul point où il y ait de l'espoir.

BATTINS.

Alerte! alerte!

WILLIAMS, à Georges.

Une rafale épouvantable du nord-est a soufflé tout à coup, et la tempête a chassé sur ses ancrs le navire qui était dans la baie.

GEORGES.

Les malheureux!

ALIX.

Que faire? mon Dieu!

BATTINS.

Soutenez leur courage par des signaux. Qu'on sonne le tocsin, allumez des torches, montez sur des falaises, tout est espoir, quand la mort est si près. (A quelques pêcheurs.) Suivez-moi. (Ils sortent ensemble.)

WILLIAMS.

Et dire qu'il n'y a rien à faire, que nul secours humain ne peut leur être porté.

UN PÊCHEUR.

Jamais je n'ai vu semblable tempête, miséricorde!

WILLIAMS.

Ni moi non plus.

GEORGES.

Le navire va se briser contre les rochers, ils sont perdus: allons, vite, une chaloupe à l'est.

WILLIAMS.

Impossible, elle ne tiendrait pas, la mer est trop forte.

Eh bien ! à la nage, alors. **GEORGES.**

Qui donc l'oserait ? **WILLIAMS.**

Moi ! **GEORGES.**

Lui ! **TOUS.**

Oui, moi... vite des cordages. **GEORGES.**

Arrête malheureux ! c'est t'exposer inutilement, demeure. **WILLIAMS.**

**ALIX**, allant à lui, à voix basse.  
Georges, ta vie est la mienne.

(Le canon des naufragés se fait entendre.)

**GEORGES.**

Leurs signaux redoublent, oh ! ne me retenez plus ! si je ne puis les sauver, je le tenterai du moins. (Violent coup de tonnerre.)

**WILLIAMS.**

C'est à la mort que tu cours.

**GEORGES**, se faisant attacher une corde au milieu des reins.  
N'importe, à la mer, à la mer !

**WILLIAMS.**

Arrête, arrête... Eh bien ! avec toi, Georges, avec toi.

**UNE FEMME**, le retenant.

Non, songe à moi, à ton enfant.

**GEORGES**, sur le haut du rocher, se jetant à la mer.

A la providence de Dieu.

(Georges se précipite dans les flots et disparaît ; agitation universelle, l'orage continue ; on voit aller et venir en tout sens, les torches sont allumées, et jettent une clarté lugubre qui laisse voir le désespoir et l'abattement de tous les spectateurs ; Williams a grimpé sur le rocher qui domine la mer, où est le fanal ; toutes les physionomies sont fixées sur lui ; il regarde avec anxiété ; violent coup de tonnerre, la foudre tombe avec fracas.)

**WILLIAMS.**

Ah ! c'en est fait, le navire est brisé, englouti.

**TOUS.**

Oh ! mon Dieu !

(Désespoir général exprimé par la pantomime de tous les spectateurs.)

**ALIX.**

Et Georges, Georges !

**WILLIAMS.**

Perdu, perdu dans l'obscurité.

**ALIX**, tombant à genoux.

O ! Notre-Dame-de-Bon-Secours, patronne des matelots, protégez les malheureux naufragés, veillez sur Georges.

(Les éclairs se succèdent avec rapidité.)

**WILLIAMS.**

Attendez !.. à la lueur des éclairs, je vois... oui, c'est lui, quels efforts ! ah !.. disparu, englouti !..

**ALIX**, avec effroi et cachant sa tête dans ses mains.

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

(Nouveaux éclairs.)

**WILLIAMS.**

Non, le voilà ! le voilà ! il gagne le rivage, par-là... Je ne distingue plus rien, à lui, mes amis, à lui, venez... courons à son aide.

(Tout le monde se précipite sur les pas de Williams.)

## SCENE XII.

**ALIX**, seule ; puis, **M<sup>me</sup> MATHEWS**, **JOHN BATTINS**, **TOM**, **WILLIAMS**,  
**DEUX NAUFRAGÉS**, **PÊCHEURS**.

**ALIX**, seule.

Je ne puis les suivre, la crainte m'enchaîne ici, glacée... (Cris universels dans la coulisse.) Ces cris, qu'annoncent-ils ? Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

BATTINS, entrant vivement, suivi d'autres personnes.

Je vous le disais bien, madame Mathews, lord Howard, c'est lord Howard!..

M<sup>me</sup> MATHEWS.

Sauvé!..

BATTINS.

Ainsi qu'un de ses matelots, sauvés tous deux par Georges.

ALIX.

Oh! bonheur!

BATTINS.

Et c'est chez vous qu'ils vont loger.

M<sup>me</sup> MATHEWS.

Chez moi!.. (A Tom.) Vite, qu'on dispose tout dans la ferme.

TOM, courant.

Oui, mistress...

M<sup>me</sup> MATHEWS, à part.

Quel honneur!

BATTINS.

Tenez, les voilà, ce sont eux.

(Tout le monde entre en scène. — Georges porte dans ses bras York complètement évanoui; lord Howard est soutenu par Williams et d'autres personnes.)

GEORGES.

Son cœur bat, il respire. (On s'empresse autour de lui.)

LORD HOWARD, à Georges.

Je vous dois la vie... vous êtes pauvre, je vous ferai riche...

ALIX, à part.

Quel bonheur! j'épouserai Georges.

LE MATELOT, d'une voix faible.

Je n'ai pas d'or, mais je vous jure amitié et reconnaissance...

(Il s'évanouit.)

GEORGES.

Il s'évanouit... vite, à l'aide, du secours!

M<sup>me</sup> MATHEWS, indiquant sa maison.

Qu'on le transporte, là, là, chez moi. (On transporte le matelot. — S'adressant à lord Howard avec une longue suite de révérences.) Monseigneur, daignez...

LORD HOWARD.

Oui... merci, merci!

BATTINS, élevant son chapeau en l'air.

Vive notre gracieux seigneur!.. vive lord Howard!.. (Tous les paysans suivent son exemple et jettent leurs chapeaux en l'air, en répétant :) Vive lord Howard! vive lord Howard!.. (Arrivé sur le seuil de la porte, lord Howard se retourne et les remercie de la main; les acclamations redoublent; tableau.)

FIN DU PREMIER ACTE.

## ACTE II.

Au palais de Lord Howard. — Ameublement riche. — Portes en ogives qui, ouvertes, laissent voir une superbe galerie.

### SCÈNE I.

PERKINS, YORK.

(Au lever du rideau, Perkins est assis dans un fauteuil, examinant des papiers qu'il tient à la main. — Sur la table, une longue pipe, des verres et plusieurs bouteilles. — Au fond du théâtre, debout et les bras croisés, York le regarde avec étonnement et stupeur; puis rompant tout à coup le silence il s'approche et lui dit :

YORK.

Quoi, Perkins, tu oseras?

PERKINS, se levant brusquement.

Tais-toi, imprudent!... Je te l'ai dit déjà, je ne suis plus Perkins, je me nomme lord Howard!..

YORK.

Lord Howard!

PERKINS, lui montrant les papiers qu'il tient à la main.

Oui, sans doute; tiens, regarde, tout est là, rien n'y manque, papiers de famille, titres de noblesse et de propriétés, renseignements pleins d'exactitude et de détails... Oh! je suis pardieu parfaitement instruit de mon histoire, et je défie qui que ce soit de m'embarrasser!.. mais de par tous les diables! il y en a d'autres qui à ta place me féliciteraient; c'est une nouvelle aventure dans notre vie aventureuse de pirates. Nous rencontrons lord Howard en pleine mer, nous lui donnons la chasse; après un combat opiniâtre, nous sautons à l'abordage, nous nous rendons maîtres de l'équipage; le vaisseau de ces bonnes gens était bien approvisionné, bien chargé de munitions de guerre; nous nous y installons par droit de conquête, tout naturellement, et comme des gens bien avisés qui préfèrent une bonne frégate à un bâtiment corsaire criblé de blessures. Pas un de nos ennemis n'échappe; ceux qui ne tombent pas dans le combat sont fusillés après la victoire, et leurs corps jetés à la mer. Tu le sais, puisque c'est toi qui as présidé à l'opération. Mais ce que tu ne sais pas, c'est qu'en visitant notre frégate, je trouve ces papiers, j'y apprendis toute l'histoire de lord Howard: j'y vois qu'il n'est jamais venu ici, que son âge est le mien. Alors, sans confier mon projet à personne, je prends la résolution de me faire passer pour lui, de venir m'installer dans les immenses propriétés qu'il possède dans ce comté; je fais voile en conséquence; le ciel me favorise au-delà de mes souhaits. Arrivés au but, une bien heureuse tempête vient fondre sur nous, la frégate sombre, coule à fond, et me débarrasse d'importuns camarades; nous sommes tous les deux assez heureux pour échapper au naufrage.

YORK.

Oui, grace à ce brave pêcheur...

PERKINS.

Je me fais reconnaître à mes vassaux; ils me reçoivent avec enthousiasme; ils disent que je suis tout le portrait de mon glorieux père, lord Howard; je dis comme eux, et du même coup je fais notre fortune, et je comble de joie ces bons paysans, qui remercient le ciel de leur avoir rendu leur bien-aimé seigneur. Ah! foi de corsaire! la Providence s'est fort bien conduit en cette circonstance; depuis ces huit jours que nous sommes ici, pendant qu'une fièvre brûlante te clouait dans ton lit, moi, j'ai agi, j'ai fondé mon pouvoir, ma nouvelle fortune, c'est-à-dire la nôtre, car je t'associe à ma chance.

YORK.

Mais où nous mènera cette nouvelle entreprise, plus audacieuse et plus périlleuse que toutes les autres? Il suffit d'un mot, il suffit d'un homme, n'importe lequel, qui peut survenir tout à coup et crier aux magistrats: Punissez!..

PERKINS.

Ah! te voilà bien avec tes scrupules et tes frayeurs... il n'y a plus à hésiter, et malgré toi, il faut que tu consentes; les circonstances le veulent, nous sommes liés par les mêmes intérêts.

YORK.

Les mêmes intérêts, oh! non, certes! je ne veux plus d'une semblable existence; assez long-temps la force et la violence m'ont enchaîné sur ton bâtiment, et tu sais que plus d'une fois...

PERKINS.

Oh! je sais que si j'avais été juste, j'aurais dû mille fois te faire sauter la cervelle pour t'apprendre un peu ton métier de pirate et l'obéissance que l'on doit à un chef quel qu'il soit. Lorsque tu vins me demander asile sur mon bâtiment, après t'être évadé de je ne sais quelle prison et m'avoir raconté je ne sais encore quelle histoire de vengeance jalouse, de grand seigneur poignardé, je te fis bon accueil, et cependant je n'eus jamais à me louer de toi. Toujours je t'ai trouvé opposé à mes desseins; je n'ai jamais aimé non plus ton caractère sombre et taciturne, qui t'avait fait surnommer le Loup de l'équipage. J'exécrais encore plus tes éternelles leçons de modération et de pitié, qui n'étaient guère à leur place au milieu d'une bande de corsaires, et mille autres bizarreries qui bien des fois ont éveillé mes soupçons. Enfin, tout cela est oublié, pardonné,

n'en parlons plus. Quelles que soient tes intentions, il faut que tu restes ici; car, vois-tu, si dans un de tes beaux accès de vertu, tu étais tenté de parler, je t'engage à réfléchir que la moindre indiscretion te perdrait aussi bien que moi. C'est la flétrissure de ton nom que tu redoutes?.. Dame! le seul moyen, c'est de te taire; quant à fuir, tu ne peux y songer, car sans papiers, sans renseignemens à donner, tu serais lestement arrêté, reconnu, et renvoyé dans quelque délicate prison, dont tu ne t'échapperais peut-être pas aussi aisément que la première fois... Ici, au contraire, je te protège de mon haut titre, je fais ta fortune, tu vis heureux, tranquille, entouré de considération et de respect... Franchement, réponds, y a-t-il à balancer?.. Quant à moi, je te le déclare, rien ne changera la résolution que j'ai prise, je veux profiter des faveurs que le hasard me donne et poursuivre cette aventure. Qu'arrivera-t-il?.. Je ne sais, et ça m'est bien égal... mourir de vieillesse au milieu de mes bons vassaux, si rien ne se découvre, ou bien si nous sommes reconnus, être pendus au bout d'une vergue, c'est toujours mourir... que le diable en décide dans sa sagesse!

YORK, à part.

Et toujours être enchaîné à cette existence de crime et ne pouvoir!... cette imposture est odieuse, mais je la préfère au brigandage et à l'assassinat,

PERKINS.

Eh bien! voyons... d'honneur, je ne comprends pas que tu fasses tant de façons... voyons, dépêche-toi, réponds.

YORK.

Tu connais trop bien tes avantages sur moi pour que je puisse réussir à le détourner de cette résolution; mais, cependant, écoute quelles sont mes conditions.

PERKINS,

Voyons.

(Il se dirige vers la table, prend sa pipe, qu'il bourre, et se met à fumer en écoutant York.)

YORK.

Je sais que tu ne perdras pas facilement tes habitudes de domination; je sais que souvent les passions te conseillent mal, et que pour arriver à ton but, tous les moyens te sont bons. Dieu veuille que notre présence ici, n'amène pas le malheur parmi ceux que nous trompons si indignement, et que leurs cris de joie ne se changent pas en imprécations et en mépris... car si, abusant de leur crédulité, tu voulais les accabler, dussé-je me perdre mille fois, je ne te réponds pas du secret, et tu n'ignores pas que ma volonté aussi est ferme et puissante!.. Puisque tu es assez heureux pour n'avoir pas de scrupules, poursuis... mais je veux avoir la liberté de me tenir à l'écart, de rester étranger à toutes ces misérables manœuvres que tu vas être obligé d'employer... à ton tour, acceptes-tu?

PERKINS.

Je te reconnais bien là; fais ce que tu voudras, et surtout que ta vertu effarouchée se rassure... Je veux être, je serai affable avec mes vassaux, avec mes vassales surtout; j'abjure la brutalité du corsaire pour faire place aux formes brillantes et polies du grand seigneur. Tu verras si je m'y entends, et la meilleure preuve de ma sagesse future, c'est que déjà je songe à me marier...

YORK.

Te marier?

PERKINS.

Sans doute; me voilà grand seigneur, je veux faire souche; je te présenterai ma femme, aujourd'hui, au banquet, tu verras, elle est charmante. Une de ces têtes mélancoliques, des yeux...(Il verse à boire dans deux verres; il en présente un à York.) Tiens, et trinquons ensemble à sa santé!

YORK.

Merci, je n'ai pas soif.

PERKINS.

A ton aise... (Après avoir bu.) Voilà du rum qui n'est pas méchant; à la bonne heure, il y a du plaisir à le boire. (Il s'en verse un second verre, qu'il boit; s'adressant à York qui va pour s'éloigner.) Eh quoi! tu me quittes?

YORK.

Oui, j'ai hâte de revoir ce brave jeune homme qui nous a sauvé la vie... triste service qu'il nous a rendu là!..

PERKINS.

Triste service, non, de par tous les diables! ah! tiens, tu m'y fais songer, tu lui remettras cette bourse; tu vois que je sais généreusement m'acquitter?

YORK.

C'est bien, donne; au revoir.

PERKINS.

Au revoir.

(York sort.)

## SCÈNE II.

PERKINS, seul, hochant la tête.

Cette tempête n'a fait les choses qu'à demi, j'aurais dû rester seul... ce pirate manqué ne comprend rien à mon aventure!.. surveillant Incommode, sermonneur importun!.. bah! s'il tient mon secret, je tiens ce qu'il appelle son honneur entre mes mains!.. il m'appartient par des liens qu'il ne peut rompre, et je l'entraîne enchaîné à ma fortune! La fortune! que me garde-t-elle après tout ceci?.. est-ce la fin de mon roman? est-ce une nouvelle voie ouverte dans ma bizarre destinée? suis-je à l'entrée d'un précipice, ou bien mon usurpation aura-t-elle le sort de tant d'autres? le bonheur!.. les hommes sont si faciles au mensonge!.. je n'ai pas passé les quinze premières années de ma jeunesse dans le tourbillon de Londres, parmi les hasards du jeu, parmi des femmes indulgentes, pour venir après mon métier de pirate, me soumettre à une philosophie sévère et gênante!.. vivre et jouir partout à tout prix, rompre tous les obstacles, et m'en remettre si non à Dieu, du moins à Satan, voilà ma profession de foi, et ce n'est pas ici que j'y serai infidèle, et si jamais ce York fait naître en mon ame le moindre soupçon d'infidélité, je saurai bien le faire disparaître pour rester seul maître de mon avenir!.. mais loin de moi ces idées! et pensons un peu à ma charmante Alix. Dès que je la vis, moi, corsaire endurci, je tressaillis agité par un prestige inconnu... Je l'ai aimée... sa mère, vieille folle pleine d'ambition et de vanité, s'est presque évanouie de joie quand je lui ai demandé la main de sa fille; pauvre petite, elle comptait sur moi cependant pour protéger son amour avec Georges... j'ai eu un instant de scrupule... car ce jeune homme m'a sauvé la vie... Ah! bast!.. je le ferai riche, ça le consolera... Pour moi, quand Alix m'aura appartenu, quand j'aurai bien usé de cette vie calme de grand seigneur, si l'ennui me gagne... eh bien! un beau soir je fais voile sans rien dire, je reprends mes habitudes de corsaire... à ces brillants habits, dont je suis couvert, succédera mon costume de pirate, la ceinture de cuir, les longs pistolets, le large poignard!.. au lieu de douces paroles d'amour... de titre de lord, de noble château... debout sur le tillac, je me complairai au mugissement des flots, au sifflement du vent, aux cris des matelots... au bruit du canon tonnant et vomissant la mort, au sanglant abordage... et Perkins, qu'on dit si bien anéanti, reparaissant plus terrible et plus fort, fera baisser devant lui plus d'un pavillon.

BATTINS, dans la coulisse.

Par ici, par ici!..

PERKINS, allant à la fenêtre.

On vient... ce sont mes vassaux, allons vite... l'air de dignité et de constance.

## SCÈNE III.

PERKINS, M<sup>me</sup> MATHEWS, BATTINS, TOM, PAYSANS et PAYSANNES

BATTINS, en entrant, à tous ceux qui l'entourent.

Du silence, je vous prie, et l'air respectueux... imitez l'autorité! (A Perkins.) Noble lord, nous venons vous présenter nos hommages, et nous informer de votre précieuse santé; comment daignez-vous vous porter?

PERKINS.

Fort bien, mon digne constable, mais tant de zèle, d'empressement... me touche... m'émuet...,

M<sup>me</sup> MATHEWS.

Nous n'en ferons jamais assez, noble lord...

PERKINS.

C'est avec tant de plaisir que je me trouve parmi vous,

BATTINS.

Et pour nous, milord, c'est un bonheur,

M<sup>me</sup> MATHEWS.

Un ravissement!

BATTINS.

Monseigneur, d'après vos ordres, j'ai tout fait préparer pour la gracieuse fête que vous daignez donner aujourd'hui; vos dévoués vassaux, pleins de reconnaissance de cette auguste bonté, et jaloux de vous témoigner tout le plaisir, toute la joie qu'ils éprouvent, vous supplient, par ma voix, de mettre le comble à tant de gracieuseté en donnant par votre présence le signal des jeux et des danses. (Après un profond salut.) J'ai dit, noble lord.

PERKINS, à part.

Voyons, les grands sentiments... c'est l'occasion. (Haut.) Certainement ce sera pour moi une joie profonde que de me mêler à vos plaisirs... (Aux paysans.) Croyez-le, mes amis, vous serez toujours les bienvenus, comptez sur ma bienveillance... Lassé du tumulte et des orages de la vie... je me consacre tout entier à votre bonheur. (A part.) Parole d'honneur, je dois être superbe!

BATTINS, s'essuyant les yeux.

Ah! milord, nous sommes attendris jusqu'aux larmes...

M<sup>me</sup> MATHEWS, de même.

L'expression nous manque pour vous témoigner...

PERKINS, lui prenant la main.

Mon cher constable, ma bonne M<sup>me</sup> Mathews!..BATTINS, d'un ton glorieux à M<sup>me</sup> Mathews.

Son cher constable.

M<sup>me</sup> MATHEWS, de même.Ma bonne M<sup>me</sup> Mathews.

BATTINS.

C'est un homme charmant!..

M<sup>me</sup> MATHEWS.

C'est un homme divin!

PERKINS, bas à M<sup>me</sup> Mathews

Je ne vois pas votre charmante fille.

M<sup>me</sup> MATHEWS.

Elle se prépare pour la fête, monseigneur... je vais la chercher.

PERKINS, l'arrêtant.

Et lui avez-vous annoncé...

M<sup>me</sup> MATHEWS.

L'honneur que vous daignez nous faire; non, monseigneur; je me suis conformée à vos ordres... vous me l'aviez défendu.

PERKINS.

C'est juste... eh bien! portez-lui cette nouvelle... mais pensez-vous qu'elle consente?

M<sup>me</sup> MATHEWS.

Ah! monseigneur! pouvez-vous supposer?

PERKINS.

Eh bien! allez... allez vite, ma future belle-mère...

M<sup>me</sup> MATHEWS.

Oui, monseigneur. (A part.) Sa future belle-mère!.. ah! que de gens vont enrager dans le pays... je ne sais plus où j'en suis... la tête me tourne... si ça venait à manquer, oh! j'en deviendrais folle!.. (Elle sort rapidement et répète.) Sa future belle-mère! sa future belle-mère!

PERKINS, à Battins.

Veillez à ce que le banquet soit splendide, magnifique; je vous confie ce soin, maître John Battins.

BATTINS, s'inclinant.

Vous serez satisfait, noble lord.

PERKINS, à tout le monde.

Venez, mes amis, donnez-vous de la joie tant que vous pourrez, et respectez toujours votre brave et honnête constable.

BATTINS.

Oh! noble lord, vous me voyez confus... que le ciel soit loué de nous avoir rendu un si généreux seigneur; maintenant le fardeau de l'autorité me semblera plus léger, puisque je l'exercerai cette susdite autorité, sous les yeux et avec l'appui d'un personnage qui... avec lequel... mon émotion... vive lord Howard!

TOUT LE MONDE.

Vive lord Howard!

PERKINS, à part.

J'ai là un constable qui, j'en suis sûr, ferait pendre au besoin et sans balancer tous ceux que je lui désignerais. (Haut.) Allons!.. à la dause, mes amis... partons, partons.

TOUT LE MONDE, en sortant.

Vive lord Howard! vive lord Howard!

## SCÈNE IV.

BATTINS, puis TOM.

Voilà un seigneur populaire!.. certes il sera noblement satisfait de son majordome! (Tirant un papier de sa poche.) Mon discours est tout prêt. (Il le parcourt des yeux en se promenant à grands pas.) Non, jamais je ne fus plus éloquent. (A Tom qui entre.) Eh bien! mon garçon, ça va-t-il?

TOM, avec humeur en rangeant les bouteilles et les verres qui sont sur la table.

Oui, oui, ça va très bien et tout irait pour le mieux si M<sup>me</sup> Mathews ne venait pas tout contre-carrer. Je suis intendante du château de monseigneur, s'écrie-t-elle à chaque instant, je veux ceci, je ne veux pas cela!.. elle vous avait des caprices que le diable n'y comprenait rien... C'est bien autre chose à présent! elle m'a transformé en valet de chambre... je vous demande un peu quel air j'ai, affublé de ce grand diable d'habit.

(Il se promène grotesquement le long du théâtre, les pans de son habit lui tombent jusqu'aux talons.)

BATTINS.

Mais je te trouve fort bien.

TOM.

Vous n'êtes pas difficile, alors.

## SCÈNE V.

LES MÊMES, JENNY.

JENNY, entrant vivement.

Ah! maître John Battins... maître John Battins... Alix... ma cousine, l'avez-vous vue?

BATTINS.

Non, petite folle, non, je ne l'ai pas vue.

JENNY.

Comment, et vous aussi, petite folle!.. petite folle parce que je suis gaie, étourdie, riieuse... mais voyons, ça m'empêche-t-il de bien conduire et bien achalander notre taverne de la Licorne, car enfin vous le savez comme moi, la Licorne c'est la première du pays... les habitués m'aiment et me craignent tout à la fois... faut-il plaisanter et rire, je suis là... faut-il se fâcher et remettre à l'ordre ceux qui vont trop loin, je suis encore là... je vau à moi seule le guet et votre baguette de constable, dont vous êtes si fier... Mais aujourd'hui, plus d'habitués, plus de taverne... j'ai mis le blanc corset, le jupon court, et me voilà prête pour la danse. C'est Alix que je viens prendre, et puisqu'elle n'est pas ici, ma foi je m'en vais... car ja musique que j'entends d'ici me fait sauter malgré moi! adieu, maître John Battins!..

BATTINS.

Miss Jenny, un mot, miss Jenny!..



JENNY, en courant.

Rien, je n'ai pas le temps, adieu.

BATTINS.

Est-elle gentille et mutine cette petite fille-là !.. (En soupirant.) Ah ! si elle voulait...

TOM.

Oui, si elle voulait !.. mais elle ne veut pas

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, M<sup>me</sup> MATHEWS, ALIX.M<sup>me</sup> MATHEWS.

Eh bien ! qu'est-ce que vous faites là, maître John Battins ? on vous cherche, on a besoin de vous... allez donc !..

BATTINS.

J'y vais, M<sup>me</sup> Mathews, j'y vais. (A Tom.) Viens, Tom.

TOM, emportant les bouteilles.

Me v'là.

(Ils sortent.)

## SCÈNE VII.

M<sup>me</sup> MATHEWS, ALIX.M<sup>me</sup> MATHEWS.

Eh quoi ! ma fille, au milieu de toute cette joie, toi seule garderas-tu cet air triste et désolé ! tu sais pourtant que quoique brusque, emportée même, cela m'afflige de te voir ainsi, car je t'aime,

ALIX.

Ah ! ma mère, si vous m'aimiez...

M<sup>me</sup> MATHEWS.

Je te comprends, c'est ton mariage avec sir Dikson qui te désole, n'est-ce pas ? eh bien ! écoute, n'en parlons plus, il ne se fera pas ; depuis hier j'ai remercié le baronnet.

ALIX.

Il est inutile de feindre avec moi, ma mère... car ce n'est pas à moi que vous sacrifiez sir Dikson... mais à lord Howard.

M<sup>me</sup> MATHEWS.

Comment ?

ALIX.

L'entretien que vous avez eu hier avec lord Howard... je l'ai entendu, ma mère.

M<sup>me</sup> MATHEWS.

Et tu n'es pas joyeuse, tu ne me remercies pas... tu ne m'embrasses pas de tant de bonheur !

ALIX.

Non, je souffre davantage.

M<sup>me</sup> MATHEWS.

Ah ! te voilà encore avec tes folles idées... avec ton amour ridicule pour ce Georges... voyons, voyons, jure-moi tout de suite qu'à l'avenir...

ALIX.

Non, ma mère, je ne puis.

M<sup>me</sup> MATHEWS.

Qu'entends-je ?

ALIX.

La vérité... je ne veux rien vous promettre, ce serait vous tromper, et je n'en ai ni la force, ni le courage, je vous ait ouvert mon ame tout entière... je vous ai dit que j'aimais Georges, que je l'aimerais toujours, et je vous le répète, ma mère, pour lord Howard comme je vous l'ai dit pour sir Dikson... Si je ne suis pas la femme de Georges, jamais je n'appartendrai à un autre.

M<sup>me</sup> MATHEWS.

Mais malheureuse enfant, réfléchis donc... lord Howard, un seigneur !,

ALIX.

Je le sais, mais je ne l'aime pas

Tu l'aimeras.

M<sup>me</sup> MATHEWS.

Jamais ma mère.

ALIX.

M<sup>me</sup> MATHEWS.

Et tu crois que je consentirai, moi, à te donner à un homme qui n'a rien; certes, il faudrait que je fusse folle...

ALIX, se jetant à genoux.

Ma mère, je vous en supplie, je vous le demande par tout ce qu'il y a de saint et sacré pour vous, par la mémoire de mon père.

M<sup>me</sup> MATHEWS.

Ton père, s'il vivait encore, ferait ce que je fais aujourd'hui, il résisterait à tes larmes pour assurer ton bonheur, c'est mon devoir, je le remplirai, et plus tard, tu me sauras gré de ma fermeté, tu me remercieras d'avoir fait de toi la femme d'un lord, et non celle d'un misérable pêcheur

ALIX.

Ma mère, je vous en conjure.

M<sup>me</sup> MATHEWS.

Ma résolution est irrévocable, songes-y, adieu.

(Elle sort.)

### SCÈNE VIII.

ALIX, seule, puis JENNY.

ALIX, pleurant.

Que je suis malheureuse ! plus d'avenir... plus d'espoir... plus rien... Ô mon Dieu ! que vous m'accablez cruellement.

JENNY, dans la coulisse.

Alix ! Alix ! ah ! te voilà enfin.

ALIX, à Jenny, qui entre en courant et allant à elle.

Jenny... c'est toi !

JENNY.

Qu'as-tu donc, comme tu es pâle, agitée?..

ALIX.

Je puis compter sur toi, n'est-ce pas ?

JENNY.

Toujours... parle, que faut-il faire ?

ALIX.

Attends... (Elle se place devant une table et écrit avec la plus vive agitation.)

JENNY, à part.

Qu'y a-t'il ? mon Dieu !

ALIX, après avoir écrit.

Tiens, prends cette lettre, cours la porter à Georges, ne perds pas un instant, et surtout prends bien garde qu'on ne te voie...

JENNY, prenant la lettre.

Donne... (Elle va pour sortir, et revenant.) Ta mère, lord Howard... tout le monde!..

ALIX, lui indiquant le côté opposé.

Par-là, alors, par-là, et hâte-toi.

JENNY, sort en courant.

Sois tranquille...

ALIX.

Et à présent, le sourire sur les lèvres, et quand le cœur me manque, quand je me sens mourir, ayons l'air d'être heureuse, bien heureuse!..

### SCÈNE IX.

PERKINS, ALIX, M<sup>me</sup> MATHEWS, J. BATTINS, PAYSANS, PAYSANNES, PÊCHEURS et ENFANS.

(Tous les chapeaux des hommes, sont garnis de rubans, les femmes et les jeunes filles ont des bouquets de fleurs à la main; Perkins marche d'un air joyeux au milieu de ce cortège.)

CHOEUR GÉNÉRAL.

Ah ! quel plaisir ! ah ! quel beau jour !  
Quel jour heureux, quel jour de fête !

Qu'avec amour, chacun répète  
Honneur et gloire à monseigneur !

(Après le chœur, Tom entre en scène, et vient parler bas à Battins, qui s'avance auprès de lord Howard, après une longue suite de salutations.)

TOM, à Battins,

Maître, tout est prêt.

BATTINS,

Quand vous voudrez, monseigneur, vous êtes servi.

PERKINS,

A table, donc ! que le plaisir éclate sur tous les visages, loin de nous les soucis et les regrets, ceux qui ne seraient pas joyeux ne seraient pas mes amis, venez, je veux vider ma première coupe à la santé et au bonheur de mes vassaux. (Applaudissemens et acclamations universels. — A part.) Si jamais les nobles aïeux que je représente, ont eu ma popularité, je veux bien que le diable m'emporte !

BATTINS, tirant son discours et s'approchant,

Monseigneur... c'est avec une joie profonde...

PERKINS,

Le dîner refroidit, cher constable.

BATTINS,

C'est juste, ce sera pour le dessert. (S'adressant à tout le monde.) Place à lord Howard ! place à notre gracieux seigneur !

PERKINS, offrant la main à Alix.

Jolie miss... (Elle hésite un instant, puis elle la lui donne en tremblant.)

BATTINS, passant le premier et criant en élevant son chapeau en l'air.

Place ! place ! (Tout le monde suit ; reprise du chœur d'entrée ; la nuit est venue par degrés.)

## SCÈNE X.

YORK, seul. A peine est-on sorti qu'il entre du côté opposé.

Une fête ! dans leur crédulité, ils le saluent de mille acclamations, quand ils devraient lui dresser un gibet... mais parmi tout ce monde empressé autour de lui, je n'ai pas aperçu ce brave Georges ; qu'il était heureux en recevant cet or ; Alix sera à moi s'écriait-til, je suis riche à présent, sa mère se laissera fléchir ; et des larmes de joie tombaient de ses yeux... Ces deux enfans seront ici ma consolation ; il me semble qu'ils me font oublier ce que je souffre ; ma destinée est si étrange, que je suis tenté parfois de mettre fin à une vie si misérable, et toujours une voix secrète me dit, au fond de l'âme : attends et espère... ah ! maudit soit le jour où pour avoir vengé mon honneur, on dévoua mon nom à l'ignominie !.. J'avais une femme douce et belle, un séducteur voulut la ravir, je tuai cet homme ; il était riche et noble, on proscrivit ma tête. La société me condamna ; dans mon désespoir et ma haine pour elle, je lui déclarai la guerre, je brisai mes fers, je m'armai d'une hache, et j'allai demander asile à des pirates, parce que des pirates pouvaient mieux servir ma vengeance ; mais je n'étais pas fait pour le meurtre... j'avais entrepris une tâche trop forte pour ma haine, car elle s'éteignit avant d'être assouvie, et victime de cette pensée criminelle, je restai enchaîné à la fortune de ceux qui m'avaient accueilli... Que de cruautés, que de massacres, que de sang j'ai vu répandre !.. mais grâce au ciel, mes mains sont restées pures de meurtre ; plus d'une fois j'ai soustrait des infortunés à la mort affreuse qui leur était réservée... C'est qu'il est de ces hommes qui n'abjurent jamais leurs bons sentimens, dans quelque position que le sort les fasse tomber, et je le dis avec orgueil, je suis un de ces hommes-là, moi. Perkins, exécration bourreau, ta vue était mon supplice, et ici, encore ici, il faut que je me taise, il faut que je reste près de toi. (Allant au fond du théâtre.) Georges !.. (Georges veut s'éloigner, York le retient.) Pourquoi cette agitation, qu'avez-vous ?

## SCÈNE XI.

YORK, GEORGES,

GEORGES,

C'est lord Howard que je cherchais, mais puisque vous voilà vous qui êtes venu de sa part, vous devant qui je n'ai pas craint de laisser éclater ma joie, et qui ne voulez que mon désespoir, ce que je venais lui dire

je vous le dirai : cet or que j'ai accepté, le pensant offert par la reconnaissance, je me croirais le plus lâche et le plus vil des hommes, si je le gardais maintenant. J'aime mieux faire un ingrat, dites-le bien à lord Howard; le voilà cet or, je n'en veux pas. Adieu...

(Il va pour sortir, York l'arrête.)

YORK.

Georges, arrêtez... que signifie...

GEORGES.

Oh! il est inutile de feindre avec moi; est-ce que vous ne voyez pas que je sais tout?

YORK.

Quoi?

GEORGES.

Vous me paraissiez bon... et vous ne vouliez que surprendre mes sentiments, mes pensées; vous vous disiez sans doute en m'apportant de l'or : Oh! il sera trop heureux!.. avec de l'or, que ne fait-on pas? C'est la croyance des grands sur nous autres pauvres gens du peuple; vous n'avez donc pas compris que c'est pour elle que je tiens à la vie, et que l'espérance m'est restée à travers ma pauvreté, et maintenant, parce que je suis seul, abandonné, un homme qui devrait me protéger, viendrait m'enlever celle que j'aime, et Alix serait perdue pour moi... Oh! mais avant d'accomplir ce projet, dites-lui donc de me tuer, me v'là, qu'il me tue.

YORK.

Sur l'honneur et devant Dieu, Georges, je ne vous comprends pas...

GEORGES.

Vous ne me comprenez pas, oh! allons donc!... Tenez... (Lui donnant la lettre d'Alix.) Lisez, lisez.

YORK, la parcourant des yeux. — A part.

Il se pourrait... lui son époux!...

GEORGES.

Ah! vous vous taisez, maintenant.

YORK.

La surprise glace à la fois et mon sang et mes lèvres, car je vous le jure, j'ignorais tout.

GEORGES, avec ironie.

Vous ignoriez...

YORK.

Ce sourire est amer, jeune homme; vous qui faites le bien, et qui savez vous dévouer, en êtes-vous donc réduit, parce qu'un homme vous trompe, à ne plus croire à la reconnaissance dans le cœur d'un autre?

GEORGES.

Je crois que je suis destiné à être malheureux, toujours malheureux; je crois que désormais, quand une bonne action se présentera à faire sur mon chemin, je la ferai, mais comptant sur Dieu seul pour me donner ma récompense, car pour l'attendre des hommes, voyez-vous, c'est autre chose.

YORK.

Je vous prouverai que vous vous trompez.

GEORGES.

Vous?

YORK.

Je sais à présent à quelles inquiétudes vous êtes livré, et plus que vous peut-être, je puis porter mes regards dans votre avenir. Qui vous dit que le ciel ne vous a pas envoyé un ami, un de ces hommes qu'un événement imprévu, un seul instant, un service rendu, suffisent pour nous attacher par des liens sacrés... vous tromper, vous abuser... Georges... non, jamais!.. vos douleurs ont un écho dans mon âme, je veux vous servir, vous protéger, vous défendre; si vous ne comprenez pas cette sympathie qui m'attire, et que moi-même je ne peux définir... souvenez-vous du moins que vous m'avez sauvé la vie... songez que moi aussi j'ai mes souffrances, et que deux hommes de cœur peuvent bien se réunir pour souffrir et pour lutter ensemble, et si vous doutez encore, jeune homme, mettez votre main dans la mienne et regardez-moi... (Georges lui prend la main. York avec expression et force.) Vous haïssez lord Howard, n'est-ce pas?

GEORGES, de même  
Vous savez tout, et vous me le demandez ?

YORK.

Eh bien ! moi aussi, je le hais !

GEORGES.

Vous ?

YORK.

J'ai mes secrets, jeune homme, des secrets de vie et de mort ; que cela vous suffise... mais laissez-moi veiller sur vous, me placer à vos côtés, et je vous jure par le salut éternel, par le souvenir de deux êtres chers à mon cœur, et que j'ai perdus, de tout faire pour combler vos vœux... et fallut-il marcher sur le cadavre de lord Howard, je vous donnerai la preuve de mon amitié.

GEORGES.

Qu'entends-je ?

YORK.

(Acclamations dans la coulisse.)

Laissez-moi, soyez prudent, je ne tarderai pas à vous rejoindre, et vous verrez si je sais tenir ma promesse.

GEORGES.

Oh ! ma reconnaissance...

YORK.

C'est bien, c'est bien, comptez sur moi.

### SCENE XIII.

YORK, puis PERKINS et ALIX.

YORK, seul...

Pauvres enfans ! oh ! oui, je les sauverai... (Bruit dans la coulisse.) On vient ! c'est lui et miss Alix, tout en larmes, oh ! que le ciel t'inspire, Perkins, ou ton triomphe sera court.

ALIX, à Perkins, en entrant vivement.

Milord, je vous en conjure, ayez pitié de moi, je ne suis qu'une pauvre fille, indigne de tant d'honneur... n'abusez pas de l'aveuglement de ma mère...

PERKINS.

Non, non, miss Alix, votre mère a raison ; les plaisirs, la fortune, les honneurs, voilà votre partage.

ALIX.

Mais je n'y tiens pas, monseigneur...

PERKINS.

Et vous avez tort ; renoncer à vous, oh ! ne l'espérez pas...

ALIX.

Mais, vous le savez, monseigneur, j'en aime un autre, et cet autre, c'est Georges, Georges qui vous a sauvé la vie... vous m'aviez promis de nous protéger, ne l'oubliez pas, monseigneur, ne l'oubliez pas...

PERKINS.

Non, je vous aime trop...

ALIX, à part.

Mon Dieu ! plus d'espoir...

YORK.

Relevez-vous, miss, relevez-vous et laissez-nous

ALIX.

Moi ?

PERKINS.

Que signifie...

YORK, bas à Alix.

Allez, allez, vous dis-je, et espérez...

### SCENE XIV.

PERKINS, YORK.

PERKINS.

Ah ça ! dis donc, toi... tu nous déranges un peu brusquement, mais la position devenait embarrassante, et ma foi, j'aurais tort de t'en vouloir... oh ! respirons un peu... (Il se jette dans un fauteuil.) Où diable t'es-tu donc

fourré depuis ce matin, tu seras donc toujours le même, vieux loup, va !.. Manquer cette occasion, une fête charmante, des flots de vins exquis, et ce diable de constable versait avec une profusion... jamais, oh ! non, jamais, je n'ai assisté à plus joyeux festin.

YORK.

Et pendant que la joie règne là-bas, à cause de toi, ici, des larmes de désespoir inondaient les yeux d'un homme que tu devrais défendre et protéger...

PERKINS.

Que veux-tu dire ?

YORK.

Que je sais tout, et que Georges était ici, tout à l'heure, rapportant cet or, et pleurant devant moi, comme je viens de voir miss Alix pleurant à tes pieds... ah ! tu n'oseras pas pousser jusque-là l'audace et la perfidie...

PERKINS.

Pourquoi donc ?

YORK.

Tu sais tout l'amour de cette jeune fille pour Georges, et cela ne t'arrêtes pas ; tu oublies aussi vite ce que nous devons à ce brave pêcheur... tout sentiment de reconnaissance est-il éteint dans ton ame ? est-ce en brisant son cœur, en lui ravissant celle qu'il aime, que tu prétends t'acquitter envers lui ? mais, non, tu ne le feras pas, c'est impossible... tu renonceras à une semblable résolution, ce serait trop odieux.

PERKINS, se levant.

Est-ce que je lui enlève miss Alix, moi ? M<sup>me</sup> Mathews n'a-t-elle pas repoussé à tout jamais son amour pour sa fille... est-ce ma faute, et de quel droit Georges se plaindrait-il ?..

YORK.

Pas de vains subterfuges... le premier emploi que tu aurais dû faire de cette autorité que tu as usurpée si effrontément, c'était de protéger Georges... agir autrement, c'est être infâme... j'en suis sûr, si tu l'avais vu, comme moi, tout à l'heure, tu n'aurais pu résister à sa douleur si touchante... J'ai fait renaître l'espoir dans son cœur ; il faut que tu le réalises... et si ce n'est pour lui, que ce soit du moins pour moi... c'est la seule chose que je te demande... comble les vœux de ces deux enfans, décide Madame Mathews à les unir, et laissons ainsi, si nous sommes jamais découverts, une trace de bonheur à opposer à notre odieuse imposture... et moi, en échange et sans partage, je t'abandonne honneurs, richesse et puissance.

PERKINS.

Ce que tu me demandes, York, est impossible...

YORK.

Impossible !

PERKINS.

Je ne renoncerais pas à miss Alix.

YORK.

Oh ! réfléchis !

PERKINS.

A quoi bon... je n'y renoncerais pas, te dis-je !

YORK.

Il le faut pourtant.

PERKINS.

Jamais !

YORK.

Eh bien ! moi, je le veux !

PERKINS.

Comment, tu le veux ?

YORK.

Oui... puisque mes prières ne peuvent rien sur toi, je te l'ordonne.

PERKINS, avec colère.

Mais en vérité, York, sais-tu que je te trouve bien téméraire d'oser exprimer ainsi une volonté en ma présence.

YORK.

Oh ! prends garde !.. réfléchis, te dis-je... car je jure Dieu que cet instant est solennel.

Solennel !

PERKINS.

YORK.

Je n'ai qu'un seul nom à prononcer, et j'y suis résolu, Perkins.

PERKINS.

Tu te livreras donc avec moi ?

YORK.

Qu'importe, pourvu que tu meures...

PERKINS, courant fermer la porte au verrou.

York, songe que ma patience est lassée... songe que je n'ai qu'un signe à faire, un mot à dire, pour que tu disparaisses à jamais.

YORK.

Et toi, songe que je pourrais t'enlacer dans mes bras, t'y étreindre, et ne les entr'ouvrir que pour te laisser tomber expirant à mes pieds... mais c'est le bourreau que je chargerai de ce soin.

PERKINS.

Insensé!.. mais tu ne comprends donc pas que c'est moi qui te tiens en ma puissance... à quel tribunal pourrais-tu porter ta déposition; toi, qui n'as pas même un nom... quelle garantie, quelle preuve peux-tu donner?.. Voyons, vienne le juge, viennent mille personnes entre nous, et je te dirai ce que je te dis maintenant... Je te défie... Ne suis-je pas pour tout le monde, ici, lord Howard... reconnu tel... n'ai-je pas là tous ses papiers... Et ce que je répondrais à tes accusations, le sais-tu?... Cet homme est fou... et chacun répéterait comme moi : Il est fou!.. Puis, je te ferais lier, garotter, et sous prétexte de soins généreux à te prodiguer, je te garderais près de moi pour te faire souffrir et te torturer. Ah! ah! tu n'avais pas songé à tout cela, n'est-ce pas ?

YORK.

Eh bien! soit donc... c'est en face de tous, c'est au milieu de cette fête, que je vais te démasquer... et tu jugeras si mes preuves ne valent pas les tiennes.

PERKINS.

Tu cherches à m'effrayer, tu n'en as pas.

YORK.

Tu vas voir.

PERKINS, le retenant.

Arrête!

YORK.

Quoi! tu trembles déjà, tu as peur... toi, mon maître... allons donc, laisse, laisse-moi faire, lord Howard, tu oublies que tu n'as rien à craindre!..

PERKINS.

Malédiction!... que faire?... que faire?..

YORK.

Tu ne réponds plus ?

PERKINS.

Ecoute, York, demande-moi tout ce que tu voudras, je le ferai... veux-tu que nous quittions ces lieux... veux-tu de l'or, je suis prêt... mais ne me sépare pas d'Alix... je ne puis, je l'aime trop.

YORK, avec force.

Elle t'appartient!.. miséricorde!.. Réfléchis donc, Perkins, allier la candeur et l'innocence au crime et à la flétrissure... n'est-ce pas une amère dérision?... Ecoute... entends-tu?... (Bruit dans la coulisse.) On vient... allons, décide-toi.

PERKINS, en proie à la plus violente agitation.

York!..

YORK, avec plus de force encore.

Décide-toi... Feras-tu ce que je te demande?..

PERKINS.

Ecoute, te dis-je...

YORK.

Rien... tu refuses!.. je vais parler...

(Il remonte le théâtre et va pour ouvrir la porte; Perkins suit ses mouvements, saisit une barre de fer qui est dans la cheminée et se précipite sur lui.)

PERKINS.

Tu ne parleras pas!...

(Il le frappe à la tête; le sang jaillit, et York tombe en poussant un sourd gémissement.)

YORK, en tombant.

Ah!...

PERKINS, dans le plus grand désordre.

Il l'a voulu!...

(Reprise du chœur, chanté dans la coulisse, au lointain. Pendant que Perkins jette York par la fenêtre, les voix se rapprochent progressivement.)

PERKINS.

On vient... et ce cadavre... comment le faire disparaître... Ah! la mer baigne ces murs... (Il va ouvrir la fenêtre.) La nuit est sombre!.. c'est cela, oui... (Il le porte jusqu'à la fenêtre et le précipite. Après avoir entendu le bruit du corps tombant dans l'eau, il s'écrie : ) Accuse-moi, maintenant... (Refermant la fenêtre.) M'en voilà débarrassé... plus rien à craindre... (Musique et cris dans la coulisse. — S'examinant.) Rien qui dénonce... pas de sang, pas de trace... n'est-ce pas?... non... je ne vois rien!... (Ouvrant.) Ils peuvent venir...  
(Tout le monde garnit le théâtre.)

## SCÈNE XV.

PERKINS, J. BATTINS, M<sup>me</sup> MATHEWS, JENNY, ALIX, TOM,  
GEORGES, WILLIAMS, PÊCHEURS, PAYSANS, PAYSANNES, etc.

PERKINS.

Eh bien! que faites-vous? où allez-vous?

BATTINS, s'approchant de Perkins.

L'heure est avancée, monseigneur; nous nous retirons, pénétrés de vos bontés.

PERKINS.

Vous retirer! et pourquoi? non, non, restez... ma félicité est au comble, et je veux que vous la partagiez. (Prenant la main d'Alix.) Mes amis, je vous présente à tous lady Howard, ma femme.

TOUS.

Sa femme!..

M<sup>me</sup> MATHEWS, à part.

Quelle gloire!

ALIX, chancelant.

Je me sens mourir.

JENNY, à part.

Pauvre Alix, comme elle souffre!..

PERKINS, à part.

Ce désespoir... encore un obstacle... Oui, Georges, j'y songerai. (Haut.) Eh bien! allons, mes amis, que tout ici respire la joie et le bonheur!..

BATTINS.

Vive milady! vive lord Howard!..

(Reprise du chœur. — Tableau.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.



## ACTE III.

La même décoration qu'au premier acte.

### SCENE I.

TOM, JOHN BATTINS.

(Au lever du rideau, John Battins entre appuyé sur le bras de Tom.)

TOM.

Vous avez beau dire, maître John Battins, mais tout monseigneur qu'il soit, ce n'est pas bien d'agir comme ça.

BATTINS.

Chut!...

TOM.

Après ce que Georges a fait pour lui encore, lui enlever miss Alix.

BATTINS.

Puisque tu veux du bien à miss Alix, il me semble que tu devrais être enchanté, car enfin, elle va devenir milady.

TOM.

Ah! laissez-donc... M<sup>me</sup> Mathews n'est qu'une ambitieuse, une vaniteuse, et monseigneur...

BATTINS.

Veux-tu bien te taire... si l'on t'entendait ça pourrait te compromettre et moi aussi... ta langue t'a déjà joué un mauvais tour, cependant... Madame Mathews vient de te mettre à la porte pour t'apprendre à garder tes réflexions pour toi.

TOM.

Ça m'est ben égal, par exemple... je suis enchanté, c'est la fin de mon purgatoire... et franchement, je préfère le service de la taverne à celui de l'antichambre... oui, au diable M<sup>me</sup> Mathews et le château de monseigneur!.. Je vas me mettre tout au service du père Simpson, à la taverne de la Licorne... je ne regrette que miss Alix, si bonne, si gentille... Ah! dame! que voulez-vous, chacun son goût... c'est comme vous, qui préférez le porter à tout autre boisson.

BATTINS.

Ah! c'est que le porter, vois-tu, Tom, c'est la boisson par excellence... boisson divine, enchanteresse, celle du buveur national... Tiens, quand je me vois au milieu de flacons toujours pleins, quand je les engloutis à longs traits et à flots, alors des vapeurs célestes enveloppent mon cerveau, comme les brouillards de la Tamise enveloppent Londres. Les misères humaines s'effacent, mes yeux voient un monde nouveau... alors, je suis roi, potentat, presque dieu... Le porter! non-seulement il guérit l'âme, mais semblable aux pilules écossaises, il assainit le corps, qu'il rend frais, souple et rond, comme tu vois. (Il se frappe sur le ventre.) Oui, mon garçon, crois-moi, bois-en souvent, à grands coups, largement, et après tu diras comme moi : Vive le porter! c'est un bienfait, c'est le nectar des dieux!

TOM.

Bravo!.. vous en parlez aussi bien que vous le buvez

BATTINS.

N'est-ce pas?.. eh bien! partons, et allons-en boire.

TOM.

Maître... voilà miss Jenny qui vient.

BATTINS.

Elle et sa cousine Alix, ce sont bien les deux jeunes filles les plus avenantes du comté.

### SCENE II.

LES MÊMES, JENNY.

JENNY.

Ah! c'est vous, maître John Battins?... bonjour.

TOM, saluant.

Miss Jenny...

JENNY.

Bonjour Tom !..

BATTINS, passant à Jenny.

Salut, mignonnette, bel ange, mes amours... toujours fraîche et joliette !..

JENNY.

Et vous chaque jour plus galant.

BATTINS.

Jamais trop, bel astre de mes pensées... Je me rendais à votre taverne de la Licorne, je ne puis jamais vous voir ni assez tôt, ni assez long-temps.

JENNY.

Là, là, maître John Battins.

BATTINS.

Non, mais demandez à Tom; n'est-ce pas que chaque jour je te répète que miss Jenny...

TOM.

Oui, oui, après sa baguette de constable. (A part.) Et le porter. (Haut.) Ce que maître John Battins aime le plus, c'est vous, miss Jenny, c'est connu dans tout le comté. (A part.) On s'en moque assez, Dieu merci !..

BATTINS.

Vous entendez, et si vous le voulez, je serais trop heureux de mettre à vos pieds mon cœur et cette baguette de constable, qui a bien son mérite, je puis m'en flatter, car elle a peut-être arrêté plus de vingt révolutions.

TOM, à part.

En voilà une bonne par exemple.

BATTINS, se mettant à genoux.

Dites un mot, miss, et tout est à vous, et je suis le plus fortuné des mortels.

TOM, à part.

Est-il permis, mon Dieu, à son âge.

JENNY.

C'est trop flatteur pour moi, maître, je vous remercie.

BATTINS.

Vous refusez donc toujours ?

JENNY, riant.

Ce n'est pas ma faute.

(On entend des cris dans la coulisse.)

BATTINS.

Qu'est-ce que cela ?

JENNY.

C'est peut-être une révolution qui attend votre baguette !..

BATTINS, se retirant.

Pardon, enchanteresse... mille fois pardon, je vous quitte à regret... mais je suis magistrat, le devoir m'appelle, il faut que je m'arrache d'après de vous.

JENNY.

Allez, maître John Battins... allez... je n'ai garde de vous retenir..

BATTINS, à Tom.

Viens, viens, avec moi...

TOM.

C'est ça, et comme l'autre jour, si c'est encore quelque boxe... les coups seront pour moi, n'est-ce pas ? c'est amusant !..

BATTINS.

Ne crains rien, je te protégerai de ma baguette... au revoir, jolie miss, pensez un peu à moi ! (Bas à Tom.) Ah ! Tom, si elle voulait...

TOM.

Oui, mais elle ne veut pas.

BATTINS.

Tu n'en sals rien.

(Il entraîne Tom et sort vivement.)

## SCÈNE III.

JENNY, seule.

Mon Dieu ! est-il étonnant ce gros constable, est-il étonnant, m'amuse-t-il avec ses prétentions !.. Moi, m'appeler jamais mistriss John Battins... oh ! par exemple, non !..

## SCÈNE IV.

JENNY, GEORGES, sortant de chez lui; puis ALIX.

GEORGES, apercevant Jenny.

Ah! c'est vous, miss Jenny... que je suis heureux de vous voir... eh bien! Alix! que fait-elle, que dit-elle? oh! parlez, parlez...

JENNY.

Je ne l'ai pas encore vue et j'allais...

ALIX, chez elle.

Non, jamais... jamais...

GEORGES.

C'est elle!

JENNY.

Oui.

GEORGES, courant à Alix, qui sort de chez elle dans la plus vive agitation.

Alix!

ALIX, se jetant dans ses bras.

Georges! (Apercevant Jenny.) Toi aussi, Jenny, c'est Dieu qui vous envoie.

GEORGES.

Cette émotion? ce trouble?

JENNY.

Parle.

ALIX.

Attendez. (Elle va ouvrir la porte de chez elle, qu'elle referme après avoir regardé.) Non, ma mère n'est plus là...

GEORGES.

Eh bien!..

ALIX.

Sauve-moi, Georges... sauve-moi.

GEORGES.

Te sauver.. de qui?

ALIX.

De lord Howard... de ma mère!

GEORGES.

De ta mère?..

ALIX.

Plus que jamais, elle exige... elle veut... demain nous quittons cette demeure... demain, nous allons habiter le château de lord Howard... et dans quelques jours...

GEORGES.

Oh! n'achève pas.

JENNY.

Oh! mon Dieu!

GEORGES.

Fou que j'étais, d'avoir pu croire un seul instant, mais les paroles de ce York m'avaient parues si franches, si loyales... et voilà que tout à coup il nous abandonne; il a disparu, à qui se fier, ô mon Dieu! si la perfidie et le mensonge peuvent prendre cet air de vérité... York, York... je ne l'aurais jamais cru!.. non, jamais.

ALIX.

Et ma mère... à quel fatal vertige est-elle donc livrée?.. et cet homme qui l'éblouit par son rang, par son titre, par sa fortune... cet homme, lord Howard, il me fait trembler... je ne puis m'expliquer l'impression qu'il a produite sur moi, quand même je ne l'aurais pas donné tout mon amour; Georges, plutôt que d'appartenir à lord Howard... eh bien! vois-tu, je me tuerais, je crois...

GEORGES.

Toi, mourir!

JENNY.

Alix...

ALIX.

Oui... car sa présence est un supplice pour moi, son regard me fait frémir... ah! Georges, Georges! c'est en vain que je me suis traînée aux genoux de ma mère... elle a détourné de moi son regard, autrefois plein de tendresse et s'est éloignée en me disant : JE LE VEUX!

Toujours inflexible !...

GEORGES.

ALIX.

Mais les devoirs d'une fille n'ont-ils pas des bornes, Georges ?.. la malheureuse qu'on veut sacrifier, n'a-t-elle donc pas le droit de s'affranchir du supplice cruel d'être unie à un homme qu'elle hait ?

GEORGES.

Qu'entends-je !

ALIX, avec exaltation.

Oh ! Georges, depuis trop long-temps je souffre sans savoir à quelle pensée m'arrêter... mais, aujourd'hui, ce n'est plus de l'incertitude, des larmes, du désespoir qu'il faut, mais une résolution prompte, audacieuse, comme l'amour que je ressens pour toi, et cette résolution, je l'ai prise.

GEORGES.

Que veux-tu dire ?

ALIX.

C'est un pas énorme, sans doute, que je vais franchir, et l'excès de mon malheur peut seul me servir d'excuse... Georges, il faut fuir...

JENNY.

Fuir...

GEORGES.

Ensemble, n'est-ce pas ?

ALIX.

Oui, Georges, ensemble ; partout, partout, nous trouverons un autel pour nous unir... Dieu, pour nous pardonner ! ici, seulement, nous trouverons des cœurs capables de nous séparer.

GEORGES.

Merci, mon Alix, merci ; oui, je suis digne de tant d'amour et de confiance, tu seras ma femme, nous fuirons, nous serons heureux, et je mourrai mille fois avant de te coûter un regret, une larme, un soupir !...

ALIX.

Je te crois, Georges, eh bien ! écoute : ce soir, à neuf heures, Jenny et moi. (A Jenny.) Car tu m'accompagneras, n'est-ce pas ?

JENNY.

Ne t'ai-je pas dit : A toi pour toujours !...

ALIX, lui serrant la main.

Merci !.. (A Georges.) Nous irons t'attendre à la sortie du village, ou plutôt, non, tiens, c'est plus sûr, chez ma bonne vieille nourrice, la mère d'Owel, le garde-chasse.

GEORGES.

Oui, c'est cela, Owel est mon ami, leur maison est isolée, nous trouverons là un asile, jusqu'à ce que nous puissions fuir bien loin d'ici.

(Bruit et cris dans la coulisse.)

JENNY.

On vient ! vite, vite, séparons-nous.

GEORGES.

A ce soir, chez Owel.

ALIX.

Oui, à ce soir.

(Jenny entraîne Alix ; elles rentrent dans la ferme ; Georges entre chez lui.)

## SCÈNE V.

JOHN BATTINS, TOM, WILLIAMS, Pêcheur ; JEAN, THOMAS, Matelots français ; SUGG, Matelot danois ; FORSTER, Matelot anglais ; PERES, Matelot espagnol ; RINALDO, Matelot génois ; MATELOTS.

BATTINS, entrant au milieu des matelots qui se disputent.

Eh bien ! eh bien !

WILLIAMS.

Je soutiens que c'est le mien.

TOUS.

Non, le mien... le mien... le mien !..

BATTINS, cherchant à faire faire silence.

Doucement... doucement !...

TOM.

Si ça continue... on ne tardera pas à se boxer...

BATTINS.

Si vous voulez que je puisse juger le différend, ne parlez pas tous à la fois. (A Williams.) Voyons, conte-moi l'affaire, toi.

WILLIAMS.

Je ne demande pas mieux ; je disais, moi, que l'Angleterre...

THOMAS.

Que la France...

SUGG.

Que le Danemarck...

FORSTER.

Moi, l'Angleterre...

PERES.

Moi, l'Espagne...

RINALDO.

Moi, l'Italie...

BATTINS, se bouchant les oreilles.

Allons!.. si vous recommencez... Voyons, au fait.

WILLIAMS.

Eh bien! supposons, maître John Battins, que vous soyez une frégate.

BATTINS.

Moi, une frégate...

TOM, à part.

S'il disait un mât de perroquet, je ne dis pas.

WILLIAMS.

Ou bien un brick, un bâtiment quelconque enfin ; dans quel pays seriez-vous flatté d'aborder ?

BATTINS.

Dame! ma foi!..

WILLIAMS.

En Angleterre, n'est-ce pas ?

THOMAS, interrompant Williams.

Non pas... En France! le vin y est bon, et les femmes gentilles.

BATTINS.

Oui, ce n'est pas à dédaigner...

SUGG.

Non, en Danemarck, maître.

WILLIAMS.

On y gèle en plein été

PERES.

Croyez-moi, seigneur alcade, venez en Espagne, vous folâtrerez avec les belles Andalouses, et vous boirez du fameux vin d'Alicante et de Malaga.

BATTINS, avec feu.

Connu! les Andalouses, le vin d'Alicante et de Malaga!..

RINALDO, frappant sur l'épaule de Battins, pendant que celui-ci gesticule vivement.

Du tout! du tout, signor podesta! l'Italie, où il y a aussi du bon vin et de jolies femmes!

BATTINS.

Ah! oui, le beau ciel de l'Italie, comme disent les romanciers... les brunes Italiennes!..

WILLIAMS.

Ah! ouiche! allez-y voir! un soleil à vous brûler la cervelle! des troupes de moines qui courent les rues comme des corbeaux dans les bruyères! des femmes qui vous caressent avec un styilet, et des maris qui vous servent de l'arsenic dans le macaroni!

BATTINS, hochant la tête.

Oh! merci, merci!...

RINALDO.

Ce sont des contes du gaillard d'arrière.

WILLIAMS.

C'est de l'histoire que j'ai vue, matelot de cardinal

RINALDO.

Le matelot de cardinal se moque de toi, entends-tu, godam!...

WILLIAMS.

C'est ce que nous allons voir...

(Rinaldo se jette sur lui, on veut les empêcher ; ils boient ceux qui les approchent , la mêlée devient générale.

TOM.

J'étais bien sûr que ça finirait par là, du diable si je m'en mêle.

BATTINS, levant sa baguette en s'écriant.

Au nom du roi, arrêtez! (Plus fortement.) Ceci vous représente la loi!

(Il reçoit un coup de poing qui lui enfonce son chapeau jusqu'au menton ; ne voyant plus et gesticulant toujours, il finit par tomber à terre. Il pousse des cris, en agitant toujours sa baguette ; enfin le tumulte cesse. Williams oublie sa querelle pour s'empresser autour de John Battins ; tous le relèvent avec peine.)

WILLIAMS,

Ah! pardon, mille fois pardon, maître, mais pour en revenir à notre affaire de tout à l'heure...

BATTINS,

Non, non, en voilà assez... et si vous voulez me croire, tenez, nous allons nous rendre tous à la taverne de la Licorne, où il y a du vin de tous les pays, nous en ferons venir quelques flacons, et c'est le verre en main que nous déciderons la question.

WILLIAMS,

Bravo!.. bonne idée.

TOUS,

Accepté!.. accepté!..

BATTINS.

Ça me remettra peut-être un peu...(A Tom.) Viens, et soutiens-moi...

TOM.

Me voilà. (A part.) J'en aurai plus d'un à reconduire ce soir.

WILLIAMS.

En avant les joyeux refrains.

( La nuit est venue. — On reprend le chœur du premier acte. — Sortie.)

## SCENE VI.

PERKINS, entrant par le côté opposé.

Enfin, ils se sont éloignés... (Se penchant d'un côté et appelant.) Felton! Grifpins! Mungo! pas de réponse! n'importe! ils ne peuvent tarder à venir... leur fidélité m'est assurée... et pour un peu d'or, que ne feraient-ils pas? Attendons... Alix! je ne puis contenir la passion que cette jeune fille m'a inspirée! je suis las de ses dédains, de ses éternelles rigueurs... il faut qu'elle soit à moi, et je n'y réussirai jamais, tant que Georges sera près d'elle, tant que l'espoir leur restera.. aussi plus d'hésitation! ma vie n'est-elle pas un torrent qui doit entraîner tout ce qui lui fait obstacle, (Écoutant.) Je ne me trompe pas... le bruit d'une barque! par là... oui, ce sont eux, sans doute... voyons! (Il sort.)

## SCENE VII.

JENNY, ALIX.

(Elles sortent silencieusement; neuf heures sonnent.)

ALIX, s'appuyant sur Jenny.

Jenny... Jenny... les forces me manquent... toute injuste qu'elle soit, je l'aime, ma mère, et je souffre de la quitter.

JENNY.

Allons, du courage... du courage, Alix... peut-être Georges nous attend-il déjà.

ALIX.

Non, regarde... une lumière brille à sa fenêtre... il est encore là, si nous l'attendions ici?

JENNY.

On pourrait nous voir, et la prudence exige... viens.

ALIX.

Mon cœur est déchiré... une force invincible me retient au seuil de

cette porte... et si Georges était là, près de nous... si j'entendais sa voix, ma résolution serait puissante et forte comme tout à l'heure.

JENNY.

N'y suis-je pas, moi?... nous ne pouvons rester ici, partons.

ALIX.

Oui!.. Mon Dieu! faites que l'amour de ma mère se réveille quand elle ne me verra plus; faites qu'elle me pardonne et me rappelle bien vite dans ses bras!..

JENNY.

J'entends du bruit!.. on approche... si c'était lord Howard...

ALIX, se relevant avec effroi.

Lord Howard!.. quel nom as-tu prononcé... adieu ma mère!.. Georges, ne tarde pas!..

(Elles s'éloignent rapidement.)

## SCÈNE VIII.

PERKINS, FELTON, MUNGO, GRIFFINS.

PERKINS.

Par ici... venez...

FELTON.

Nous voilà... (Aux deux autres.) Avancez donc, vous autres.

MUNGO.

Nous v'là... nous v'là...

PERKINS.

Vous êtes prêts à obéir... à exécuter tout ce que je désire.

MUNGO, à voix basse.

Tout... c'est selon... faut voir le prix d'abord... n'est-ce pas, Griffins?...

GRIFFINS.

Un peu... j' travaille pas sans ça, moi.

FELTON.

Mais, paix donc... c'est convenu... voilà qu'il y vient.

MUNGO.

A la bonne heure.

PERKINS, lui jetant une bourse.

J'ai promis de payer d'avance... tenez, c'est de l'or, et la bourse est pleine.

FELTON la prend et la met dans sa poche.

Merci, monseigneur.

MUNGO.

Et ma part?

FELTON.

Tu l'auras.

MUNGO.

Je te connais... non, tout de suite.

FELTON.

N'approche pas, ou sinon...

(Il tire son poignard.)

MUNGO, de même.

Tu vas voir.

PERKINS.

Silence donc, misérables!..

FELTON.

Oui, monseigneur. (A Mungo.) Nous nous reverrons.

MUNGO.

Quand tu voudras.

GRIFFINS, à part.

S'il pouvaient se tuer tous les deux, j'aurais tout pour moi.

PERKINS.

Écoutez... il y a là... (Indiquant la maison de Georges.) un homme qui me gêne... je veux qu'il disparaisse.

FELTON, tirant son poignard.

C'est facile... je m'en charge.

PERKINS, l'arrêtant.

Non... ce n'est pas sa mort que je veux... vous ne vous servirez du poignard qu'à la dernière extrémité.

Ah !..

FELTON.

PERKINS.

Vous allez pénétrer dans cette maison... et après vous être emparés de celui qui s'y trouve... après l'avoir lié, garotté, en prenant soin de bien étouffer ses cris... vous le transporterez dans la barque.

FELTON.

Elle est amarrée ici près.

PERKINS.

Vous gagnerez le fond de la rade. Un bâtiment y est à l'ancre... il met à la voile, au point du jour... de la part de lord Howard, vous livrez cet homme au capitaine... il a déjà reçu mes instructions.

FELTON, à Mungo, à voix basse.

C'est un moyen comme un autre... dis donc, il s'y entend, monseigneur.

MUNGO.

Ma foi, oui.

PERKINS, à part.

La mort d'York a fondé ma puissance; la disparition de Georges assurera mon bonheur... (Aux hommes,) Agissons, maintenant, et surtout de la prudence.

FELTON.

Soyez tranquille... Allons. (Comme ils se dirigent vers la demeure de Georges, la porte s'ouvre.) Malédiction!.. le coup est manqué...

PERKINS, les entraînant au fond.

Silence... attendez.

(Pendant le monologue de Georges, Perkins parle à voix basse aux trois hommes.)

## SCENE IX.

LES MÊMES, GEORGES.

GEORGES.

Hâtons-nous... l'heure est sonnée... chère Alix, que d'amour!... mon Dieu, si vous lui réservez quelques douleurs, faites-les retomber sur moi!..

PERKINS, à Griffins.

Fais le guet. (A Mungo,) Prends les cordes. (A Felton,) Etouffe ses cris...

FELTON.

C'est ça...

(Pendant que Georges s'éloigne, ils passent derrière lui, et quand il est au milieu du théâtre, Felton et Mungo se précipitent sur lui; une lutte s'engage, Georges veut crier, on étouffe ses cris.)

PERKINS.

A nous!...

GEORGES.

Assassins!...

(On entend chanter dans la coulisse.)

MUNGO.

Alerte! alerte! quelqu'un.

PERKINS

Entraînez-le!...

(Georges lutte avec force et finit par terrasser Felton. Celui-ci tire son poignard et en frappe Georges, qui tombe en poussant un cri douloureux.)

GEORGES

Ah!...

PERKINS.

Tu l'as frappé!...

FELTON.

Nous étions perdus...

PERKINS.

Eh bien! vite, emportez le cadavre... (Aux autres,) Aidez-le

MUNGO.

Le constable!.. sauve qui peut!....

FELTON.

Le constable!... (Abandonnant le corps.) Au diable!...

(Les trois hommes se sauvent.)



Les misérables!...

PERKINS, avec rage.

(Il s'éloigne d'un autre côté.)

## SCÈNE X.

TOM, J. BATTINS, GEORGES.

TOM, une lanterne à la main et soutenant Battins.

J'ai beau chanter pour le tenir éveillé, Dieu me pardonne, je crois qu'il dort en marchant! ou plutôt en trébuchant... (Il le secoue et le fait avancer jusqu'au milieu du théâtre.) Allons, allons, maître constable, tâchez de vous tenir encore sur vos jambes, nous finirons par arriver... non, jamais il n'arrivera, c'est sûr, et moi, j'en ai assez... mais aussi, il y a conscience, il a bu à faire frémir!...

BATTINS.

L'autorité se soutient... oui... place à l'autorité!.. à John Battins, constable, ami de lord Howard!.. halte-là! (Tirant sa bague) Je vous arrête.

TOM, à part.

Je tombe de sommeil...

BATTINS.

Silence!... chut!... vous n'avez pas la parole! j'ai soif.

TOM.

S'il a encore soif... merci... excusez....

BATTINS.

Ouf, vive la France! vive l'Angleterre! vive l'Espagne!.. vivent tous les pays du monde.

TOM.

V'là qu'ça recommence.

BATTINS.

Tom!... Tom!... je crois mon garçon que tu as bu considérablement; tu ne peux plus te soutenir... fi, tu sens le vin!..

TOM.

Par exemple!... c'est vous qui...

BATTINS.

Retirez-vous, vous ne pouvez rester en face de l'autorité.

TOM.

Que je me retire... et vous reconduire donc?...

BATTINS.

Est-ce que j'ai besoin qu'on me reconduise... (Le repoussant.) Je connais mon chemin... je sais marcher tout seul... va-t-en. (Il veut marcher, trébuché et tombe à terre.

TOM, se débattant.

Lâchez donc... lâchez donc... vous me faites mal. Ah! c'est comme ça que vous y allez, ce soir. Eh bien! oui, je m'en vas.

BATTINS, se plaçant comme pour dormir.

C'est ça, va-t-en...

TOM.

Je suis vraiment bien bête de me donner tant de peine... qu'il s'arrange après tout... le temps est superbe... l'air le rafraîchira, oui, c'est cela. (Posant la lanterne à côté de lui.) Si quelqu'un passe on le verra, j'espère... et là-dessus je vas me coucher aussi, moi... bonsoir... ne faites pas de mauvais rêve.

BATTINS.

C'est ça... va-t-en...

(Il sort.)

## SCÈNE XI.

GEORGES, JOHN BATTINS.

BATTINS, qui est resté tout-à-fait calme pendant les dernières phrases de Tom, se débat tout à coup, et cherche à se relever. L'appelant, Tom... Tom... Il aperçoit Georges qui est toujours immobile.

Eh bien! qu'est-ce donc? holà... c'est un homme... répondez! répondez! qui êtes-vous?... (Tirant sa bague.) Au nom de la loi, je vous arrête... (En secouant Georges, sa main se teint de sang.) Grand Dieu! que vois-je! (S'approchant de la lanterne.) Du sang!.. du sang!... (Il se redresse en frémissant, son ivresse se

dissipe progressivement. Moment de silence.) Un homme!... un homme assassiné!.. oui, un cadavre... ah! c'est affreux! horreur... horreur!... (Égaré et tremblant, il se sauve en criant d'une voix étouffée.) Au secours! au secours!..

## SCÈNE XII.

GEORGES, toujours évanoui; YORK.

(On voit paraître York nageant péniblement. Il s'élançe de la mer sur les rochers... s'y attache et les gravit avec peine. — Ses vêtements sont en lambeaux... et couverts de souillures... ses bras meurtris.)

YORK.

Ah! la terre enfin!... la terre!... Je suis sauvé! merci, mon Dieu, merci, car mes forces épuisées trahissaient mon courage... j'allais succomber!... (Il s'assied sur un rocher.) Que j'ai souffert, mon Dieu, en me débattant contre la mort! épuisé, vaincu, pour prendre un peu de repos; je voulais en vain me suspendre aux pointes des rescifs. Mes bras, gonflés par la douleur, laissaient une empreinte sinistre et des lambeaux ensanglantés!.. Je succombais en blasphémant, lorsque par un effort désespéré, j'atteignais la cime d'un rocher... là quelques coquillages trompèrent la faim qui me dévorait, ma bouche brûlante aspira l'eau du ciel tombée dans la pierre fendue... enfin, après une journée d'attente et d'espoir en Dieu, la mer vint me chasser de mon asile... luttant de nouveau contre les flots, mon regard affaibli cherchait vainement la terre, quand les vagues m'ont jeté sur le rivage! j'accomplirai tes décrets, ô mon Dieu!.. ta volonté sera sainte pour moi; car si tu m'as sauvé, c'est pour la punition de l'infâme, c'est pour la mort de l'assassin!.. (Il retombe accablé.)

GEORGES, poussant un gémissement.

Ah! ah!

YORK.

Un gémissement!

GEORGES, faisant un effort et retombant.

Ah!

YORK.

Là, c'est là... Je crois... oui, un homme! (Il aperçoit la lanterne, la prend et l'approche de Georges.) Ciel! Georges... Georges, évanoui... ensanglanté!.. oh! mon Dieu! il respire; son cœur bat, secourons-le. (Écartant la chemise de Georges pour voir sa blessure.) Un coup dans la poitrine... (York déchire la chemise pour éteindre le sang qui coule, en même temps il aperçoit un portrait.) Ce portrait!... (Le regardant.) O Dieu!... ce n'est pas une vision, un rêve... Je ne me trompe pas... ce portrait, c'est celui de ma femme. (Avec un cri déchirant.) Ah! Georges!.. mon fils... mon fils!!! (Il se jette sur lui et l'embrasse.) C'est mon fils! (Prenant la tête de Georges dans ses mains.) Réponds-moi, réponds-moi... un regard à ton père... (Avec désespoir.) Mais rien, rien... ah! mon cœur ne me trompait pas lorsque je me sentais entraîné vers lui! Georges!.. toujours immobile!.. mais c'est horrible! mes embrassements devraient le ranimer. (Avec force.) Il ne mourra pas... je ne veux pas qu'il meure! Il vivra, il vivra pour m'appeler son père... (On entend un bruit de voix et de personnes dans la coulisse.) On vient... pour me l'enlever, peut-être... et moi, proscrit... sous un faux nom... ah! ils ne l'auront pas, il est à moi... fuyons... fuyons... Mon Dieu! mon Dieu!.. un peu de force encore, guidez-moi... sauvez, sauvez mon fils!..

(Il emporte Georges dans ses bras et s'enfuit derrière les rochers.)

## SCÈNE XIII.

J. BATTINS, TOM, PERKINS, PAYSANS, PÊCHEURS, FEMMES, ENFANS.

(Les uns sont armés, d'autres portent des flambeaux.)

BATTINS.

Oui, là, là, un homme assassiné... (N'apercevant plus personne à l'endroit qu'il désigne.) Personne... oh! je l'ai vu pourtant, je l'ai vu...

PERKINS, aux trois hommes,

Que signifie?

TOM, à tous les personnages.

Je vous le disais bien, c'est l'effet du porter.

M<sup>me</sup> MATHEWS, sortant de chez elle dans le plus grand désordre.  
Alix, ma fille... ah! monseigneur, partie... enlevée!..

PERKINS.

Malédiction! qu'on la cherche, qu'on se répande sur tous les chemins deux cents pièces d'or à qui ramènera miss Alix à sa mère!..

(On court en tout sens, M<sup>me</sup> Mathews indique la porte de Georges, qu'on enfonce.)

PERKINS, aux trois hommes.

Vous, suivez-moi.

(Ils gravissent la montagne du côté où York s'est enfui. — Tableau.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

## ACTE IV.

Une maison isolée. Le théâtre représente une chambre assez vaste, mais pauvrement meublée... Portes à droite et à gauche. — Porte au fond. — A côté une large croisée vitrée. — Divers objets servant à un garde-chasse. Un fusil est placé au-dessus de la cheminée, sur deux traverses de bois. Le théâtre n'est éclairé que par une lampe qui jette une faible clarté.

### SCÈNE I.

ALIX, JENNY, OWELL.

(Au lever du rideau, Alix est assise et parle à Owell qui est devant elle. Jenny est appuyée sur le dos du fauteuil d'Alix.)

ALIX, à Owell, en lui tendant la main.

Je vous remercie, mon bon Owell, de l'accueil que vous m'avez fait; je n'attendais pas moins de votre dévouement, mais hélas! j'étais loin de croire, en venant demander asile à votre mère... ma bonne nourrice... que je vous trouverais pleurant sa perte... pauvre femme, j'ignorais même quelle fût malade... pourquoi ne nous avoir rien fait dire? vous savez pourtant combien je lui étais attachée.

OWELL.

Hélas! miss, rien n'annonçait ce funeste événement, elle s'est éteinte subitement dans mes bras... sans douleur... et trois jours à peine se sont écoulés depuis que j'ai reçu son dernier soupir.

ALIX.

Et c'est dans un semblable moment... quand vous êtes déjà brisé par la douleur, que je viens...

OWELL.

Votre présence, miss, fera du bien à mon cœur... Le refuge que vous veniez demander à ma pauvre mère, si vous daignez l'accepter, vous le trouverez ici, auprès de moi, comme vous l'auriez trouvé auprès d'elle.

ALIX.

Brave Owell!

OWELL.

Je ne suis qu'un malheureux garde-chasse... mais je vous suis tout dévoué... pour l'instant, il faut que je vous quitte, permettez-moi de m'éloigner, car mon devoir m'appelle.

ALIX.

Oui, Owell, allez... que nous ne dérangions en rien l'accomplissement de vos devoirs...

OWELL.

Au point du jour, dans quelques heures, je serai ici, et j'attendrai vos ordres.

ALIX.

Merci, Owell, et n'oubliez pas, je vous en prie, que notre présence ici doit être un secret pour tout le monde.

OWELL.

Comptez sur moi, miss.

ALIX et JENNY.

Au revoir, Owell...

(Il sort.)

## SCÈNE II.

ALIX, JENNY.

ALIX.

Tu le vois, Jenny... une malheureuse fatalité semble déjà s'attacher à moi... quel triste présage! A peine arrivées, à peine avons-nous franchi le seuil de cette porte, que le premier mot qui vient frapper notre oreille... c'est une parole de mort et de désolation!... elle s'est endormie du sommeil éternel, cette bonne vieille nourrice... elle a cessé de souffrir, du moins... Ah! Jenny, je commence à croire maintenant que la vie est un bien lourd fardeau pour mes faibles forces...

JENNY.

Alix... peux-tu bien parler ainsi? quoi! l'espérance et la force t'abandonnent déjà... eh bien! ce sera moi, plus jeune et plus faible que toi, qui ranimerai ton courage, allons, plus de ces tristes idées... plus de regrets... souris-moi... je t'en prie...

ALIX.

Que j'ai souffert, mon Dieu! pendant ce long trajet... à la moindre feuille qu'agitait le vent, je croyais toujours entendre derrière nous le bruit des pas de ceux qui nous poursuivaient... mon cœur battait avec tant de violence, que j'ai cru qu'il allait se briser... des voix murmuraient à mon oreille des paroles de malédiction, mes jambes affaiblies ne pouvaient plus me soutenir, et je serais tombée sur la route... si tu n'avais été là, pour me guider... Depuis plus de quatre heures déjà nous sommes ici, et Georges, Georges... n'est pas encore venu...

JENNY.

Tu vois que nous avons bien fait de ne pas l'attendre... quelques instans de plus et nous étions surprises... j'ai aperçu des gens qui venaient... ce retard, j'en suis sûre, n'est qu'un excès de prudence de la part de Georges. Notre fuite aura été découverte plutôt que nous ne pensions... et il sera resté pour écarter tout soupçon... Tranquillise-toi... il nous rejoindra bientôt comme c'est convenu... j'en suis sûre.

ALIX.

Les heures sont si longues quand on attend!... et puis, vois-tu Jenny, tu as beau dire... mais des pressentimens étranges... que je ne puis définir, me tourmentent, m'affligent et me font pleurer malgré moi... seules ici... dans cette chambre, le souvenir de ma mère... le retard de Georges... enfin, que veux-tu? je souffre, j'ai peur!... ah! pourquoi ne m'as-tu pas détournée de cette fatale résolution?

JENNY.

Des reproches?... ainsi tu ne m'aimes pas assez pour que ma présence ici te console un peu!...

ALIX.

Oh! pardonne... pardonne... je suis insensée... toi, si bonne, si dévouée... tu m'as vue souffrir et tu as pleuré... J'ai voulu fuir et tu m'as suivie... tu as pris ta part dans ma triste destinée... toi, hier encore, si heureuse, si paisible... ah! comme la douleur aigrît l'âme!... comme elle rend injuste... ah! Jenny, encore une fois, pardonne... (Elle tressaille, on entend le vent gémir dans les arbres.) Jenny!... n'as-tu pas entendu?

JENNY.

C'est le bruit du vent dans les arbres.

ALIX.

Que la nuit est sombre!... mais écoute encore... on dirait comme un bruit de pas... entends-tu, on marche.

JENNY.

Oui, en effet... on approche, Georges sans doute!..

ALIX.

Que le ciel t'entende!

## SCÈNE III.

LES MÊMES, YORK, GEORGES.

(La porte s'ouvre, York paraît, portant Georges dans ses bras.)

YORK.

Oh! à l'aide... du secours... un asile...

Ciel ! JENNY.

York ! ALIX.

Miss Alix !.. ah ! c'est ici... YORK.

Georges !.. ALIX, apercevant Georges, et jetant un cri déchirant.

Mon Dieu ! mon Dieu ! JENNY.

Silence, taisez-vous... taisez-vous... (Il dépose Georges, les deux jeunes filles s'empressent autour de lui, le soutiennent, pendant qu'York écoute comme s'il craignait d'avoir été suivi.) Non, personne... ils ont perdu mes traces.

Dans quel état!.. JENNY.

Georges... Georges... il ne m'entend plus, c'en est fait, mort, mort!.. ALIX, avec désespoir.

Non, rassurez-vous; sa blessure est légère, je l'ai sondée, et ma main exercée a pris d'utiles précautions... de l'eau, un peu d'eau... YORK.

En voilà, en voilà. JENNY, en donne.

Il respire déjà plus à l'aise, le calme fera le reste... YORK, après lui avoir mouillé le visage.

Mais que lui est-il arrivé, mon Dieu ? ALIX.

Oh ! parlez !.. parlez. JENNY.

Echappé moi-même par miracle à la mort qu'on m'avait réservée, je venais demander un asile à Georges, quand au seuil de sa porte, je l'ai trouvé immobile et baigné dans son sang; je l'ai pris dans mes bras, après m'être égaré plus de mille fois dans l'obscurité, car je n'avais pu obtenir de lui que de faibles indices, tout à coup, j'ai vu briller une lumière dans l'éloignement, je me suis dirigé de son côté; en approchant, j'ai cru reconnaître la cabane qu'il m'avait désignée, je suis entré, et je bénis le ciel de m'avoir si bien guidé... car maintenant le voilà près de vous, le voilà sauvé!.. YORK.

Homme généreux ! JENNY.

Tant de dévouement, comment reconnaître jamais... ALIX.

Ah ! qu'il vive, et je serai payé!.. YORK.

Le ciel vous exauce... voyez il rouvre les yeux, il reprend ses sens. (L'appelant.) Georges, Georges!.. ALIX.

GEORGES, se ranimant, et regardant d'un œil fixe tous ceux qui l'entourent. Où suis-je ? qui m'appelle ?

Moi, ton Alix... ALIX.

Toi, c'est toi, Alix, Jenny, York ! oui, mes idées renaissent. Je me souviens. (Tendant la main à York.) Mon ami, merci, merci.. GEORGES, d'une voix faible.

YORK, à part.

Comme mon cœur bat... mon fils, c'est mon fils!..

Oh ! les infâmes, les assassins, ah ! (Il s'évanouit.) GEORGES, délirant.

Ses yeux se referment... la force l'abandonne, le voilà immobile et froid comme tout à l'heure... ALIX.

Je vous l'ai dit, le repos seul... YORK.

ALIX.

Eh bien ! là, dans la chambre d'Owell.

YORK.

Oui, c'est cela. (Jenny ouvre la porte, York prend Georges dans ses bras et le transporte dans la chambre.) Pauvre enfant, dans quel état devais-je te retrouver !..

ALIX.

Doucement... oh ! bien doucement.

YORK.

Ne craignez rien, laissez-moi faire. (Il l'embrasse à la dérobée et entre dans la chambre avec Jenny, la porte reste entr'ouverte.)

ALIX, seule, et tombant à genoux.

Mon Dieu, ne l'abandonnez pas, ma voix vous supplie... entendez ma prière... s'il faut que votre colère s'appesantisse, frappez-moi, je suis prête, me voilà !... mais mon Dieu ! sauvez, sauvez mon pauvre Georges. (Elle se relève, et va pour entrer dans la chambre, lorsque York et Jenny en sortent.)

YORK, l'arrêtant.

Il est revenu à lui, et déjà il s'est assoupi, n'entrez pas...

ALIX, regardant dans la chambre.

Pauvre Georges, comme il est pâle.

YORK.

Cela ne sera rien, vous dis-je, fiez-vous à moi.

ALIX.

Mais mon Dieu ! qui l'a frappé !.. l'assassin ?

YORK.

Vous demandez son nom ? oh ! je n'ai pas besoin de preuves pour élever une terrible accusation contre l'auteur de ce lâche attentat... celui qui l'a frappé, c'est...

ALIX.

Le nom que vous allez prononcer, je le devine à présent, il retentit au fond de ma pensée... et cependant, je ne puis croire que lui, lord Howard.

YORK.

Ne l'appellez donc pas lord Howard, appelez-le infâme, vil meurtrier, nommez-le Perkins !

ALIX.

Perkins !

JENNY.

Lui !

YORK.

Oui, Perkins, l'assassin de Georges, comme il est le mien. Il est temps que je déchire le voile qui le cachait à vos yeux ; il est temps que je brise ce mystère d'iniquité qui m'attache à lui... une heure me suffit pour l'accomplissement de mon projet, et je cours...

ALIX.

Mais vous êtes tout sanglant... épuisé de fatigue... blessé aussi...

YORK.

Oh ! moi, j'ai traîné ma vie à travers les périls et les fatigues, mon corps s'est fait aux souffrances... je tomberai à côté du misérable que ma vengeance va poursuivre sans pitié et que la justice des hommes frappera... Mais qu'importe ! c'est pour assurer votre bonheur, c'est pour vous affranchir à jamais de son odieuse présence. Tout ce que je vous demande, en plaignant la fatalité de ma vie, c'est de me donner parfois un souvenir, quelques larmes, c'est de ne pas me croire indigne de pitié et d'intérêt !..

ALIX.

Que voulez-vous dire ?

YORK, se reprenant.

Oh ! rien, plus tard ; je vais agir maintenant, je ne tarderai pas à être de retour, vous dis-je : en attendant, ne sortez pas d'ici, ne quittez pas cette retraite... si vous parlez, parlez bas... si l'on vient, ne répondez pas ; cachez Georges à tous les yeux, prodiguez-lui vos soins, veillez bien sur son existence, car je l'aime autant, plus que vous peut-être, lui seul peut me faire oublier tous mes malheurs, chérir encore la vie. c'est la joie de mon âme, mon bonheur, mon bien le plus précieux, enfin c'est mon... (S'interrompant et à part.) Malheureux ! j'allais le nommer, quand la flétris-

sûre d'une condamnation pèse sur moi, oh! non, jamais, jamais il ne saura qu'il est mon fils!.. Au revoir, enfans, au revoir, à bientôt...

(Il va pour sortir par le fond.)

ALIX.

Mais ceux qui vous poursuivaient...

YORK.

C'est vrai...

ALIX.

Tenez, par là... de ce côté...

(Elle indique la porte de droite.)

YORK.

Merci, merci... (A part.) A nous deux, Perkins, à nous deux!.. (Il sort.)

## SCÈNE IV.

ALIX, JENNY. Jenny ferme la porte au verrou.

ALIX.

Cette émotion, ce zèle ardent à nous servir... je ne sais, mais cet homme m'inspire, à présent, une sorte d'affection, de respect... je me reproche comme un remord, d'avoir pu douter de lui.

JENNY.

Je suis encore toute émue... tremblante...

ALIX.

Quelle révélation ff nous a faite, ce n'est pas lord Howard! c'est Perkins! cet infâme corsaire, quelle audace!.. ah! je frémis en pensant que ma mère voulait me contraindre... mais, au lieu de m'abattre, cette nouvelle me donne plus de force, plus de résolution...

JENNY.

Et moi, je commence à avoir peur.

ALIX.

Rassure-toi. (Allant à la chambre de Georges.) Il repose toujours... ah! qu'il repose en paix; d'ici nous veillerons, Jenny, sur son sommeil... puisse le calme le sauver et le rendre à mon amour... (S'asseyant lentement.) Tu le vois, mes pressentimens ne me trompaient pas.

(Le temps est devenu très sombre; le vent souffle avec force; on entend la pluie tomber; la porte, qui est mal jointe, et qui ne ferme que par un loquet en bois, est fortement agitée.)

JENNY.

Que temps affreux!

ALIX.

C'est peut-être le présage de nouveaux malheurs... si les misérables qui ont frappé Georges, avaient suivi ce brave York... s'ils allaient venir?

JENNY.

Pourquoi cette pensée?

ALIX, avec force.

Oh! ils n'arriveraient pas jusqu'à lui, sais-tu! (Après une pause.) Non, York veille pour nous, et s'il nous a quittés, c'est qu'ailleurs il peut mieux nous servir, c'est qu'il n'y a rien à craindre.

(Pendant cette scène, on a vu paraître à travers le vitrage de la croisée, à une ou deux reprises, la tête d'un homme regardant dans l'intérieur de la maison. Jenny, qui est venue s'asseoir auprès d'Alix, se retourne, et apercevant cette figure, ne peut retenir un cri d'effroi qui fait tressaillir Alix.)

JENNY.

Ah!

(La figure disparaît.)

ALIX.

Qu'as-tu, Jenny?

JENNY, regardant et n'apercevant plus rien.

Ah! mon Dieu! j'ai cru voir... j'ai vu là, à cette croisée une figure...

ALIX, regardant.

Là! mais non... non, personne, tu te trompes...

JENNY.

J'en suis sûre.

(On frappe à la porte, Alix et Jenny restent immobile. Jenny va pour crier, Alix lui met la main sur la bouche.)

ALIX, à voix basse.

Tais-toi, tais-toi...

(La figure reparait devant la croisée.)

JENNY, tombant à genoux de saisissement.

Tiens, vois-tu? vois-tu?

ALIX, s'efforçant de sourire pour donner du courage à Jenny.

Oui, mais du courage, c'est peut-être un ami d'Owel, ou York, déjà de retour, attends. (Examinant plus fixement elle s'écrie.) Oh! ciel! est-il possible! j'ai cru reconnaître!..

(La figure disparaît.)

JENNY.

Qui donc?

ALIX.

Perkins!

JENNY.

Perkins!

(Alix va fermer la porte de la chambre où est Georges, et revient près de Jenny. On entend le loquet de bois agité avec force se lever et retomber.)

ALIX.

Qui est là?

(On ne répond rien; Jenny, toute émue, a saisi la main d'Alix; elle veut parler, mais elle ne peut. Le loquet de la porte est agité plus fortement.)

ALIX, d'une voix ferme.

Qui est là? (Même silence.) Plus de doute, c'est Perkins... mon Dieu! donnez-moi la force dont j'ai besoin.

(Elle aperçoit le fusil qui est accroché à la muraille, et s'en empare.)

JENNY.

Alix... eh bien!..

ALIX.

Aide-moi... (Elle est dans une vive agitation.) Plusieurs fois, en venant ici chez ma vieille nourrice, j'ai remarqué, j'ai vu Owel... là, là, il y a tout ce qu'il faut. (Elle ouvre le tiroir de la table.) Vois-tu? tiens, de la poudre, des balles, merci, mon Dieu!.. quoi d'abord... je ne sais plus... (Se rappelant.) Ah! si fait... c'est cela, oui, je me rappelle...

(Elle charge le fusil, la porte est toujours agitée.)

JENNY.

Que vas-tu faire?

ALIX.

Tuer cet homme, si cet homme entre ici...

JENNY.

Tu l'oserais?..

ALIX.

Oui... toi, veille sur Georges.

JENNY.

Te quitter!...

ALIX.

Je t'en conjure... hâte-toi... ne le quitte pas... reste auprès de lui... (La poussant dans la chambre.) Va, mais va donc...

(La porte semble devoir céder bientôt aux efforts que l'on fait pour l'enfoncer.)

## SCÈNE V.

ALIX, seule.

La porte va céder... oh! malheur à lui... mais que dis-je, si ma main tremblante, mal exercée, ne l'atteignait pas, le bruit de cette arme réveillerait Georges, et si Perkins le voit, il le tuera sans pitié!... oh! je ne puis, je ne dois pas... (Elle pose le fusil sur la table. — Une secousse plus violente fait sauter le verrou de la porte, Perkins paraît.)

## SCÈNE VI.

PERKINS, ALIX.

ALIX, à part.

C'est lui!



PERKINS.

Ah ! le ciel soit loué, je vous retrouve enfin !

ALIX, à part.

Que faire... hélas ! que faire ?

PERKINS.

Allons, quittez cet air effrayé, ce regard inquiet, ne craignez rien, remettez-vous, Alix... et puis que me voici, puisque mon cœur vous a retrouvée... vous allez me suivre.

ALIX.

Jamais ! jamais ! c'est à ma mère que je dois obéissance, et ma mère n'est pas ici.

PERKINS.

Oh ! votre mère m'approuverait, et d'ailleurs, ne devez-vous pas m'appartenir... j'ai pu, pendant quelque temps, ménager un caprice qui vous rendait aveugle, rebelle à mon amour, mais aujourd'hui, il le faut... venez, je le veux.

ALIX, à part.

Est-ce que York ou Owel ne viendront pas.

PERKINS, voulant l'entraîner.

Eh bi e ! Alix...

( Il la prend par la main, Alix se dégage vivement et recule. )

ALIX.

Oh ! ne m'approchez pas... laissez-moi, éloignez-vous !..

PERKINS.

N'essayez pas de résister, vous ignorez ce que peut une passion comme celle que vous m'avez inspirée ; à défaut de votre bon vouloir, j'ai la force et l'autorité qui maîtrisent... croyez-moi, venez.

ALIX, à part.

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! ( Haut et avec force. ) Non, jamais... jamais...

PERKINS.

Alix !

ALIX.

Jamais, vous dis-je !

PERKINS, avec colère.

C'est vous qui l'aurez voulu, mais fallût-il vous disputer à l'enfer, vous viendrez, je l'ai résolu.

( Il la saisit avec fureur et veut l'entraîner. )

ALIX, le repoussant.

Et moi je ne le veux pas, Perkins !

PERKINS.

Perkins !

ALIX.

Oui !..

PERKINS.

Eh ! bien ! qu'importe ! Perkins ou lord Howard, tu seras à moi.

( Il la saisit dans ses bras, Alix se débat avec force, s'échappe et saisit le fusil qui est sur la table. )

ALIX.

Meurs donc, infâme !..

PERKINS, qui a deviné l'intention d'Alix, lui arrache l'arme d'une main, la jette loin de lui, et renverse Alix à ses pieds.

Pas encore !.. tu m'appartiens, maintenant.

( Alix se débat encore et crie au secours. )

ALIX.

Au secours !..

PERKINS.

Et qui donc pourrait te défendre ?..

## SCÈNE VII.

Les MÊMES, YORK, GEORGES, JENNY.

GEORGES, sort de la chambre, et se traînant avec effort il s'empara du fusil couche Perkins en joue.

Moi !..

YORK, venant de l'autre côté, une hache à la main.

Et moi!...

PERKINS, reculant d'effroi en apercevant Georges et York et abandonnant Alix.

Georges!... York!... oh! non, c'est impossible!... c'est un rêve, une vision de l'enfer!...

YORK.

Non pas... c'est bien Georges... c'est bien moi... ton attente a été trompée, assassin... et ta mort va nous venger.

PERKINS.

Oh! mais avant ma mort, la vôtre... (Appelant.) A moi, Felton! mes amis, à moi!

YORK, lui barrant le passage; bruit dans la coulisse; voix confuses.

Peine inutile, ils t'attendent pour le gibet, regarde!..

(La porte du fond s'ouvre. Des soldats s'élancent sur Perkins, qu'ils terrassent.)

## SCENE VIII.

PERKINS, YORK, GEORGES, TOM, UN OFFICIER DU ROI, J. BATTINS, OWEL, ALIX, JENNY, M<sup>me</sup> MATTHEWS, PAYSANS, GARDES, PÊCHEURS ET FEMMES.

M<sup>me</sup> MATHEWS.

Alix, où est-elle?...

ALIX, se jetant dans les bras de sa mère.

Ma mère! ma mère!...

BATTINS, à l'officier.

Perkins, dites-vous, miséricorde!

L'OFFICIER, indiquant Perkins.

Oui, Perkins!..

YORK.

Coupable aux yeux de la loi, je vous appartiens aussi, je me remets entre vos mains; pour lui, comme pour moi, que justice se fasse.

L'OFFICIER, aux soldats qui vont pour s'emparer de York.

Arrêtez... (A York) Instruit de tout, et touché de tes malheurs, le roi t'accorde ta grace! Jacques Oughton, la voilà...

YORK.

Ma grace!...

GEORGES.

Jacques Oughton!.. (Tirant le portrait de son sein, il le montre à York.) Vous, Jacques Oughton!...

YORK, avec délire.

Oui, mon fils... mon fils!...

GEORGES, se jetant dans ses bras.

Mon père!...

TOUS.

Son père!...

L'OFFICIER.

Et maintenant, après un acte de clémence, un acte de justice!... (Montrant Perkins.) Qu'on entraîne cet homme, et qu'à l'instant même il soit pendu... c'est l'ordre du roi!..

PERKINS.

Pendu!.. eh bien, soit!.. Il paraît que le diable s'est décidé pour la potence!..

BATTINS, élevant sa bague.

Vive la justice du roi!

TOUS.

Vive la justice du roi!

20 IV 68

FIN.